

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Only edition available/
Seule édition disponible

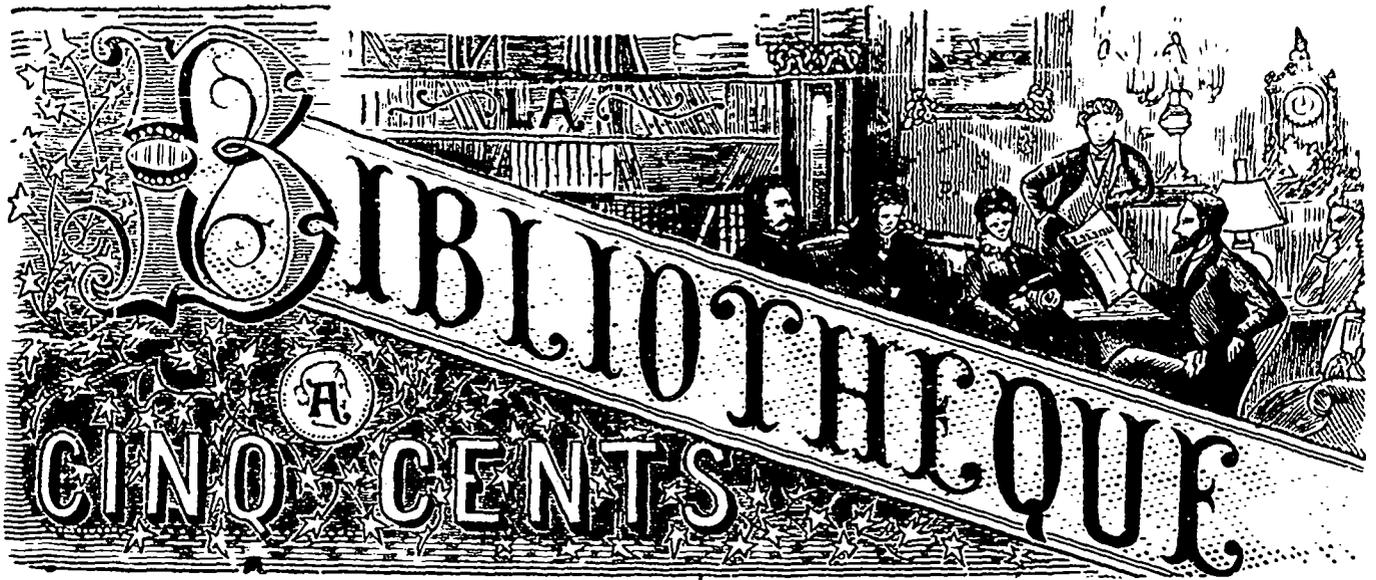
Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>				
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par FOURNIER, BESSÈTE & C^{ie}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. III

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 23 JUN 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 11

JEANNE LA FOLLE

Troisième Série du MÉDECIN DES FOLLES, par Xavier de Montépin



Fabrice faisait de son mieux pour apaiser la crise de désespoir du banquier.

JEANNE LA FOLLE

TROISIÈME SÉRIE DU " MÉDECIN DES FOLLES "

PAR XAVIER DE MONTÉPIN

I

EDMÉE

Retournons à Saint-Mandé.

En voyant à l'improviste Georges Vernier dans l'encadrement de la fenêtre qui donnait sur le jardin du pensionnat, Edmée avait senti son cœur s'arrêter, puis, sans transition, battre à coups rapides, et sa rougeur soudaine était venue déceler son trouble.

La jeune fille aimait comme on aime à seize ans, d'une façon irréfléchie et par besoin d'aimer...

Elle avait donné son âme à cet homme qu'elle entrevoyait de loin en loin à une fenêtre, sans lui avoir jamais parlé, sans même savoir son nom.

Cet absurde petit roman, bien simple, mais bien dangereux si Georges n'eût pas été le plus loyal des amoureux, était très naturel au fond et presque inévitable dans la situation d'Edmée, qui n'avait pas eu de mère auprès d'elle pour la guider et la mettre en garde contre les périlleuses aventures de la vie.

Presque enfant encore et tout émue d'avoir déjà un secret d'amour, elle s'était confiée à Marthe, une enfant aussi quoique plus âgée d'un an, et Marthe heureuse et fière de se voir élevée par son amie à la dignité de confidente, s'était empressée de bâtir un château splendide au pays du Tendre sur des fondations si frêles.

Un semblable incident ne venait-il pas rompre d'une manière délicieuse l'insupportable monotonie de la vie de pension ?

Rieuse et folle, très candide, mais pleine d'imagination, Marthe, ne pensant point à mal, entrevoyait dans l'avenir une foule de péripéties plus attrayantes les unes que les autres pour son cerveau de gamine romanesque.

Elle rêvait correspondance clandestine, rendez-vous mystérieux dans le parc où le jeune homme descendrait à l'aide d'une échelle de corde, enlèvement nocturne au nez des sous-maitresses, chaise de poste fuyant sur les grandes routes au galop de quatre chevaux, et mariage final, bien entendu !...

Que d'ingénues ont rêvé cela !...

Georges, d'une nature plus sérieuse, et surtout plus sérieusement épris, comprenait que cet amour ne pouvait conserver indéfiniment ces allures enfantines ; mais, étant données les circonstances que nous connaissons, il n'avait su jusqu'alors comment le faire passer du domaine du rêve dans celui de la réalité.

L'occasion souhaitée se présentait peut-être.

—Aujourd'hui, se dit-il quand les pensionnaires eurent disparu, aujourd'hui, pour la première fois, je lui parlerai... Dans cette promenade au bois de Vincennes, le hasard et l'amour me fourniront un moyen de m'approcher d'elle... J'oserai lui demander qui elle est... Je saurai ce que je dois espérer ou craindre...

Toujours immobile à la fenêtre, les yeux fixés sur le jardin désert, il se disait ces choses quand un coup frappé discrètement à sa porte le tira de sa rêverie.

Il alla ouvrir.

Madame Vernier se présenta, souriante.

—Déjà levé ! s'écria-t-elle.

—Et depuis longtemps, bonne mère... Comment va notre cher convalescent ?

—Très bien... presque trop bien, dans ce sens qu'il ne se souvient pas assez d'avoir été malade... Il veut se lever... il a résolu de faire un tour de promenade, et je viens te demander si tu n'y trouves aucun inconvénient.

—Allons auprès de lui... répondit Georges. Je jugerai si la chose est possible et raisonnable, et en tout cas je l'accompagnerai dehors.

La mère et le fils entrèrent ensemble dans la chambre de l'architecte, qu'ils trouvèrent assis sur son lit, un pied chaussé, l'autre nu, le visage reposé, les yeux brillants, le sourire aux lèvres.

—Tu vois, dit-il, je me lève...

—Je le vois, mon bon père, mais je ne suis pas sûr de l'approuver... Ne préjugez-vous pas trop de vos forces ?

—Attends un peu !...

Et M. Vernier, descendant tout à fait du lit, se mit à parcourir la chambre à grands pas.

—Eh ! eh ! reprit-il ! Qu'en dis-tu ?... Suis-je assez gaillard ?...

—Tout va le mieux du monde ? répliqua Georges enchanté.

—Le docteur me permet de sortir ?

—Le docteur vous l'ordonnerait au besoin. Une exercice modéré ne peut que vous faire du bien, mais il faudra vous habiller chaudement...

—C'est entendu.

M. Vernier fit sa toilette en quelques minutes, revêtit un paletot de drap moutonné épais et chaud comme une fourrure prit sa canne et son chapeau et dit :

—Me voilà prêt.

—Je vous accompagne, répliqua Georges Partons...

—Bravo ! Nous allons faire une charmante promenade ! Surveille Victoire pendant notre absence, bonne Henriette ! qu'elle soigne le déjeuner et mette les petits plats dans les grands ! Songe que Georges et moi nous aurons en rentrant une faim de loup !...

—Sois tranquille, vous déjeunerez bien.

L'architecte s'empara du bras de son fils, non pour se soutenir mais par un sentiment de tendresse, et tous les deux quittèrent la maison.

—Où allons-nous ? demanda le jeune homme.

—Passons d'abord à la gare, nous y prendrons un journal.

—Ah ça, père, est-ce que vous ne détestez plus les journaux ?... fit Georges en riant.

—Si, parbleu, toujours ! mais ce malheureux condamné de Melun m'intéresse... Je suis avide de nouveaux renseignements...

—Vous n'en aurez aucun ce matin, interrompit Georges. L'exécution a dû avoir lieu aujourd'hui au point du jour : les journaux n'en rendront compte que ce soir, en admettant qu'ils s'en occupent.

—Je donnerais quelque chose, reprit l'architecte, pour savoir si l'homme de Millerie et le pauvre diable qui vient de mourir étaient le même personnage.

—Que vous importe cela ?

—Oh ! mon Dieu, curiosité pure... Voilà tout.

La matinée était fraîche, un peu trop même pour un convalescent.

Après une heure de promenade le docteur ramena son père à la villa, et l'on ne tarda pas à s'asseoir en saccé d'un déjeuner confortable.

Edmée s'était bien rendu compte de l'intention de Marthe lorsque cette dernière avait dit au moment de quitter le jardin :

—Le temps sera superbe tantôt pour la promenade au bois de Vincennes !

Elle savait que cette phrase, lancée tout haut par son amie, s'adressait au jeune homme de la maison voisine, et renfermait une indication très claire dont ce dernier ne manquerait point de faire son profit.

Elle pardonnait à Marthe cet avis indiscret, peut-être même en éprouvait-elle au fond une sorte de vague gratitude, mais elle appréhendait instinctivement la minute redoutable où il lui faudrait payer de sa personne, écouter et répondre, car elle ne doutait point que le jeune inconnu ne profitât de la promenade pour se rapprocher d'elle et pour lui adresser la parole.

Que lui dirait-il ? Débaterait-il par un aveu ?...

Edmée, en se posant ces questions, sentit courir sur son épiderme une sorte de petit frisson qui n'était pas sans charme...

II

DEUX AMIES

Marthe et Edmée se trouvaient l'une à côté de l'autre sur les bancs des cours qu'elles suivaient ensemble.

Le degré d'instruction les rapprochait comme l'amitié.

Toutes les deux, ce matin-là, étaient singulièrement distraites et chuchotaient à voix basse en ayant l'air de travailler.

— Nous le verrons à la promenade... disait Marthe à Edmée.

— Tu crois ?

— Je fais mieux que le croire, j'en suis parfaitement sûre... et toi aussi d'ailleurs ; il a très bien entendu mes paroles, et son regard m'a répondu qu'il les avait très bien comprises...

— Tu as tort d'être si hardie... fit Edmée sans conviction.

Marthe haussa légèrement ses jolies épaules et répondit

— Pourquoi donc ? Voyons, sois franche, ma chérie !... Est-ce que tu ne seras pas heureuse de le voir encore aujourd'hui... de le sentir auprès de toi... de lui parler peut-être ?

— Lui parler ! répéta la jeune fille avec un peu d'effroi.

— J'ai dit : *peut-être*, répliqua Marthe. D'ailleurs, vous ne pouvez passer votre vie à soupirer aux étoiles et à vous regarder par la fenêtre une fois tous les quinze jours... Est-ce vrai ?

— Il me semble que c'est vrai...

— Il est indispensable que vous fassiez un peu plus amplement connaissance poursuivit Marthe, et que vous vous donniez l'un à l'autre quelques renseignements l'un sur l'autre... Est-ce encore vrai ?

— C'est toujours vrai.

— Que sait de toi ce jeune homme ?... Rien sans doute, sinon que tu es très jolie, ce qui saute aux yeux. Que sais-tu de lui ? Fort peu de chose.

— Je sais du moins qu'il s'appelle Georges !... fit vivement Edmée. Nous avons entendu cette bonne dame, qui doit être sa mère, le nommer de cette façon.

— La belle avance ! Lui aussi, à moins d'être sourd, connaît ton nom d'Edmée, car tout le temps des récréations je t'appelle dans le jardin. Vous êtes logés à la même enseigne, mais c'est insuffisant, et vous pourriez vous donner vos petits noms pendant dix années sans être sûrs de vous marier ensuite.

— Tu as raison...

— Patience donc, et à tantôt...

— Si nous connaissions au moins la profession de M. Georges... reprit Edmée.

— Je la connais depuis ce matin... dit Marthe triomphante, j'ai questionné la femme du jardinier... Elle m'a répondu : *C'est un brave homme... il est très savant... il est médecin, et il n'habite point Paris.*

— Voilà tout ?

— Oui, tout absolument.

— Être médecin, dit Edmée, c'est suivre une carrière libérale, et la plus belle de toutes !... Se consacrer au soulagement, à la guérison des souffrances, il n'y a rien au-dessus de cela. J'aimerais mieux un colonel, un même un lieutenant, ma chérie, répliqua Marthe, mais je ne fais pas du tout fi d'un médecin...

— Un peu de silence, s'il vous plaît, mademoiselle Marthe ! dit une sous-maîtresse d'un ton impérieux. J'adresse la même requête à mademoiselle Edmée ! Vous causerez à la promenade, mesdemoiselles... à moins que votre intempérance de langage ne vous fasse priver de sortie.

Les deux jeunes filles, très effrayées par cette menace dont la réalisation couperait court au plus joli chapitre du roman commencé, baissèrent les yeux et se turent.

Dans la maison voisine le déjeuner de famille était presque fini.

L'architecte avait savouré son café et dégusté le contenu d'un petit verre de vieilles eau-de-vie, malgré la défense presque formelle de son fils.

Georges tira sa montre. Elle marquait midi trois quarts.

— Tu sembles préoccupé, mon enfant ?... lui demanda madame Vernier.

— En effet, mère, je le suis un peu.

— Pourquoi ?

— J'aurais dû visiter ce matin des clients à Melun, et je ne pourrai le faire que ce soir.

— Nous quitteras-tu donc aujourd'hui ? demanda l'architecte.

— Il le faut, mon père... Le devoir professionnel me l'ordonne... Complètement rassuré sur votre compte, je n'ai pas le droit d'oublier que d'autres réclament mes soins...

Georges venait, sinon de mentir, au moins d'altérer la vérité, pour la première fois peut-être de sa vie.

Sa visible préoccupation ne se rattachait que d'une façon très indirecte à l'exercice du devoir professionnel.

Il pensait à Edmée, à l'heure probable de la promenade au bois, et il était impatient de sortir.

— Je vais voir à Vincennes un de mes amis, un chirurgien militaire, dit-il en se levant. Je viendrai vous embrasser avant mon départ.

— Au moins tu dîneras avec nous ?... demanda tristement Robert Vernier.

— Non, mon père... cela me mènerait trop tard... J'irai à pied jusqu'à Charenton prendre le train qui passe à cinq heures.

— Liberté complète, cher enfant... Tout ce que tu fais est bien fait.

Georges prit son chapeau et sortit.

Il gagna rapidement la grande rue, tourna à gauche et passa devant l'entrée principale du pensionnat.

Une heure sonnait.

— Sont-elles déjà parties ? se demanda le jeune homme en interrogeant du regard la porte fermée.

En ce moment s'éleva dans l'intérieur un bruit de voix qui répondit catégoriquement et négativement à la question qu'il s'adressait.

Les jeunes filles causaient et riaient dans le jardin en attendant le signal de la promenade.

Il ralentit sa marche, mais ne s'arrêta point et se dit :

— Quel chemin prendront-elles ?

Arrivé à un coude de la rue, près de l'église, il se retourna.

La porte bâtarde du pensionnat venait de s'ouvrir pour laisser passer des servantes chargées de corbeilles de provisions destinées à un lunch champêtre.

Elles prirent sur leur droite, montant la grande rue de Saint-Mandé.

— Voilà les avant-postes... pensa Georges. Il est certain que, là où s'arrêteront ces filles, les pensionnaires devront se réunir... Je ne ferai donc pas fausse route.

Et il se mit à suivre les servantes.

De temps à autre il se retournait de nouveau.

Rien n'apparaissait derrière lui.

Les deux femmes, laissant à gauche la porte de Saint-Mandé, prirent à droite et suivirent l'avenue Sainte-Marie, que Georges avait longée la veille pour venir chez son père.

Arrivées au bois de Vincennes, elles gagnèrent les rives du lac qui fait face à la porte Dumesnil et déposèrent leurs corbeilles sous l'un des groupes de grands arbres disséminés sur les pelouses.

Georges se dirigea vers une allée couverte déjà touffue, et s'assit sur un banc, à cent pas environ de l'endroit où les servantes avaient fait halte.

Pour les meilleures raisons du monde, le bois de Vincennes ne peut être, comme le bois de Boulogne, le lieu de rendez-vous du *high life* parisien.

Séparé des grandes voies du Paris élégant et viveur par un quartier populeux où chaque maison est une ruche de travailleurs courageux et infatigables les routes et les rues qui y

conduisent n'offrent rien d'attrayant aux amateurs du luxe à outrance ; aussi (sauf le dimanche) n'est-il habituellement fréquenté que par quelques flâneurs échappés de Saint-Mandé, du Bel-Air, de Vincennes, et par les pensionnats qui fourmillent à Saint-Mandé, Vincennes, Charenton, Joinville, Gravelle, Saint-Maur, etc.

De loin en loin on rencontre un promeneur solitaire qui semble s'être égaré au milieu de ce parc immenso.

Georges était heureux du silence et de la solitude presque complète qui l'entouraient.

Edmée (si elle se détachait des groupes de ses compagnes pour se promener à part avec Marthe) suivrait certainement l'allée ombreuse où il s'était placé et, par conséquent, le trouverait sur son passage.

La stratégie amoureuse du jeune homme devait, selon toute vraisemblance, être couronnée de succès.

Incessamment il interrogeait du regard la route de l'avenue Sainte-Marie, espérant y voir paraître les vedettes du bataillon féminin qu'il attendait avec impatience.

La route et l'avenue restaient désertes.

Enfin, loin, bien loin (les petites marchant en tête) un peloton de lutins roses, babillant à qui mieux mieux, déroula ses files animées qui soulevèrent la poussière du chemin.

Les moyennes suivaient, puis les grandes.

Cinq minutes s'écoulèrent, et les pieds menus de cent cinquante pensionnaires foulèrent le gazon des pelouses.

Les rangs se rompirent après quelques paroles de la directrice recommandant aux sous-maîtresses de veiller à ce que les élèves ne s'éloignassent pas trop du centre.

L'état-major de l'institution s'installa sous les grands arbres, sur des pliants apportés *ad hoc*, et se mit à exécuter divers travaux d'aiguille ou de tapisserie, tout en surveillant du coin de l'œil les pensionnaires éparses ou réunies par petits groupes, dont les jeux avaient déjà commencé...

Edmée et Marthe ne se quittaient pas. La même pensée les absorbait toutes les deux.

Où était Georges ?

Et leurs grands yeux quêtés interrogeaient en vain toutes les avenues, tous les sentiers...

III

PREMIER AMOUR

En voyant les pensionnaires envahir la pelouse, Georges s'était dissimulé derrière un massif de verdure où il se trouvait à l'abri des regards, et cette précaution nous explique pourquoi les deux amies le cherchaient en vain.

—Ne viendra-t-il pas ? murmura tristement Edmée.

—Un peu de patience, donc ! répondit Marthe.

—Nous sommes sans doute arrivées les premières...

—A moins qu'il ne nous guette du fond de quelque allée où il s'est caché par prudence...

—J'ai regardé partout.

—Moi aussi... fit Marthe avec un soupir.

Chose singulière ! l'agitation de Marthe était aussi grande et plus visible peut-être que celle d'Edmée, et cependant la jeune fille ne pensait à Georges que pour son amie ; mais elle prenait tellement au sérieux son rôle de confidente, elle s'intéressait si fort aux péripéties du roman où elle jouait un rôle secondaire que l'absence du héros de ce roman lui causait une déception cuisante.

Les deux pensionnaires, abritées contre le soleil par de larges chapeaux de jardin ornés d'un bouquet de fleurs des champs et de longs rubans bleus flottants, allaient et venaient sur les gazons, préoccupées, anxieuses, désappointées surtout.

Georges de sa retraite, les contemplait avec ivresse.

Il avait vu de loin leurs regards errants de tous côtés.

Il était sûr qu'elles pensaient à lui, qu'elles parlaient de lui.

Il résolut de se montrer et, quittant son asile, il fit quelques pas dans l'allée couverte en se donnant de son mieux l'allure distraite d'un promeneur non-chalant.

Marthe l'aperçut, tressaillit, lui fit de la main un léger signe mystérieux ; mais, ménageant un petit coup de théâtre, elle ne communiqua point sa découverte à Edmée.

Certain que sa présence était connue, le jeune homme disparut de nouveau.

La jolie confidente s'assura que les sous-maîtresses s'absorbaient dans leurs travaux d'aiguille ou causaient à voix basse. La directrice avait le dos tourné et lisait. Les jeux des pêtites et des moyennes allaient leur train, accompagnés de cris joyeux ou d'éclats de rire. Les grandes se promenaient deux par deux, avec la gravité de jeunes personnes bien élevées qu'on peut d'un jour à l'autre demander en mariage.

Marthe prit le bras d'Edmée.

—Où me mènes-tu ?

—Dans cette allée.

—Pourquoi cette allée plutôt qu'une autre ?

—Une idée à moi.

—Est-ce qu'il y est ? fit Edmée déjà bien émue.

—Je n'en sais rien, mais c'est possible.

—Je suis tremblante.

—A quel propos ?

—Songe donc ! S'il est là, et si nous allons le retrouver, il me semble que ce sera très mal...

—Quelle folie !... Me crois-tu capable de te conseiller une action peu convenable ?

—Non, mais...

—Mais, quoi ?

—Avoue que tu as vu M. Georges et que tu me conduis près de lui...

—Et quand cela serait ? M. Georges, nous en sommes sûres, est un honnête jeune homme, un médecin du plus grand mérite (la femme du jardinier le sait parce que personne ne l'ignore)... Cet honnête jeune homme est passionnément épris de toi, et il ne t'est point indifférent... Il brûle du désir de te parler, ayant beaucoup de choses à te dire... De ton côté, tu as plusieurs questions très sérieuses à lui adresser... Vous êtes sur un terrain favorable, à l'abri des regards indiscrets... N'est-il pas naturel que vous échangiez quelques mots ?

—Tu crois que c'est naturel ?

—Je l'affirme... Rien de plus innocent que cette rencontre... D'ailleurs ma présence justifie tout.

En disant ce qui précède avec une extrême chaleur et une conviction absolue, Marthe entraînait doucement vers l'allée couverte Edmée qui ne résistait point.

Elles y pénétrèrent ensemble.

A dix pas où Georges attendait sous son rideau de verdure, Marthe s'arrêta.

Le jeune homme quitta sa cachette et s'avança vers les deux amies. Il était d'une pâleur effrayante.

Edmée, quoiqu'elle s'attendit presque à cette apparition, ne put retenir un léger cri et serra fortement le bras de sa compagne.

Georges salua.

—Vous ici, monsieur !... fit Marthe avec une expression d'étonnement qui promettait pour l'avenir une comédienne d'une jolie force. Quelle singulière rencontre ! Nous étions certes bien loin de nous attendre à ce prodigieux hasard !

—Un hasard en effet, mademoiselle... balbutia le jeune homme. Mais je le bénis !... Je passais...

Ah ! vous passiez ! répéta Marthe avec un petit rire innocemment moqueur. Comme on a raison d'affirmer que les montagnes seules ne se rencontrent pas !

En entendant pour la première fois la voix de Georges, cette voix douce et grave quoique bien tremblante en ce moment, Edmée avait tressailli de tout son corps. Il lui sembla que le vide se faisait autour d'elle, que le sol manquait sous ses pieds, et elle tendit les bras en avant comme pour chercher un point d'appui.

L'un de ses mains rencontra celle de Georges.

La commotion fut violente et délicieuse.

Du contact imprévu de ces mains brûlantes se dégaga une

étincelle électrique qui fondit à la fois ces deux jeunes cœurs. Edmée chancela. Marthe fut obligée de la soutenir.

Georges ne pouvait guère ne pas comprendre ce qui se passait dans l'âme et dans l'être entier de sa bien-aimée.

Il secoua l'espèce de torpeur magnétique par laquelle il se sentait envahir et, s'adressant à Edmée, il murmura avec un trouble profond, avec une émotion immense :

—Non, mademoiselle, le hasard, et vous le savez comme moi, n'est pour rien dans cette rencontre.

—Je suis ici parce que vous deviez y venir, et, si court que puisse être le moment de notre réunion, il décidera de toute ma vie...

Edmée leva ses grands yeux limpides sur Georges enivré, qui continua :

—Ce moment, je l'attendais... je le désirais avec ardeur, tout en le redoutant, comme on désire et comme on redoute un arrêt sans appel qui peut faire de vous le plus heureux ou le plus désespéré des hommes... Je me nomme Georges Vernier... Je possède de bons parents, entourés de l'estime universelle... J'ai une carrière honorable que je suis avec ardeur et où il m'est permis d'espérer des succès. Mes ressources matérielles sont suffisantes pour que rien ne manque à celle qui deviendra ma compagne... Je vous aime d'un amour loyal, infini, digne de vous... Mon plus ardent désir, ma plus chère ambition sont de vous nommer ma femme... A votre tour, parlez-moi franchement, . . . Vous sera-t-il possible de m'aimer un jour ?

—Bravo ! pensa Marthe enchantée. Voilà ce qui peut s'appeler une déclaration bien en forme, et une demande en mariage formulée dans toutes les règles...

Georges sollicitait un avoué...

La pauvre Edmée était bien incapable de prononcer deux paroles. Elle aurait voulu parler, mais les mots ne pouvaient s'échapper de son gosier serré et de ses lèvres tremblantes.

Pour toute réponse sa petite main serra faiblement celle du jeune homme, et nous affirmons qu'aucune phrase n'aurait dépassé l'éloquence muette de cette pression chaste et presque imperceptible...

L'accord parfait régnait à coup sûr entre deux êtres charmants !

Les minutes passaient.

D'un instant à l'autre, les sous-maîtresses pouvaient interrompre le tête-à-tête à trois.

Georges résolut de mettre à profit, pour éclairer ses doutes, les trop courts instants qui lui restaient peut-être.

—Chère, bien chère Edmée, murmura-t-il, un mot... une question... Quel est le nom de votre famille ?...

—Delarivière, répliqua la jeune fille, d'une voix faible comme un souffle.

—Votre père n'est-il pas banquier ?

—Oui.

—N'habite-t-il pas habituellement l'Amérique ?

—New-York, oui...

—Comment s'appelle madame votre mère ?

—Jeanne...

—Elle est blonde comme vous et vous ressemble beaucoup ?

—On l'affirme et je voudrais le croire, car elle me paraît plus belle que tout au monde.

—N'attendez-vous pas vos parents ?

—Oui, j'ai reçu ce matin une lettre de ma mère... une lettre datée de Marseille et qui m'annonce sa prochaine arrivée...

—Ah ! s'écria Georges, plus de doute !... Cette étonnante ressemblance m'avait fait pressentir la vérité... Après la joie, voici la douleur !

—La douleur répéta la jeune fille avec une expression d'effroi, pourquoi la douleur ?

—Hélas ! mademoiselle, votre père est immensément riche.

—Eh bien ?

—Eh bien, sa grande fortune creuse un abîme entre vous et moi...

—Pourquoi donc ?

—No le comprenez-vous pas ?

—Non, monsieur Georges...

Marthe intervint.

—Je sais que M. Delarivière aime tendrement sa fille... dit-elle avec chaleur. Il fera tout pour la rendre heureuse... D'ailleurs, au temps où nous vivons, la science peut très bien nier à la fortune... Le travail supprime les distances, et l'équilibre s'établit entre les millions et la célébrité... Or je suis sûre que vous serez célèbre !...

IV

DISPARUS

L'enthousiasme de la jeune Marthe et les phrases pompeuses sortant de sa jolie bouche avaient quelque chose de si piquant que, malgré la gravité de la situation, Edmée et Georges ne purent s'empêcher de sourire.

—Dieu veuille que vous ayez raison, mademoiselle ! murmura le docteur.

—Elle a raison certainement... dit la fille du banquier. Mais cette ressemblance dont vous avez parlé, comment savez-vous qu'elle existe ?...

—J'ai l'honneur de connaître madame votre mère...

Edmée fit un geste d'étonnement.

—Quand donc l'avez-vous vue ?... reprit-elle.

—Hier... à Melun, où je suis médecin...

—A Melun ! répéta Edmée avec une stupeur grandissante. Ma mère est à Melun ?...

—Oui, mademoiselle. Un malaise passager, dissipé bien vite, grâce au ciel, l'a contrainte à s'arrêter pendant quelques heures dans cette ville, et j'ai été assez heureux pour lui donner des soins couronnés de succès...

—Mon Dieu ! balbutia la jeune fille épouvantée. Ma mère, souffrante ! ma mère forcée d'interrompre son voyage ! Mais du moins vous me jurez, monsieur, que ce n'était pas grave ?

—Je vous l'affirme, mademoiselle, et j'ajoute que madame Delarivière est entièrement guérie, et pourrait dès demain se remettre en route.

Edmée respira.

—Eh bien, monsieur le docteur, dit Marthe gaiement, le premier pas est fait ! Vous voilà le médecin de la maison, position excellente et dont vous profiterez d'autant mieux que vous avez une alliée dans la place.

Edmée, quoique l'affirmation de Georges la tranquillisât, allait questionner encore au sujet de sa mère. Elle n'en eut pas le temps.

La voix glapissante d'une sous-maîtresse s'éleva.

—Mademoiselle Marthe, mademoiselle Edmée, où êtes-vous ? criait cette voix.

—Pas bien loin... répliqua Marthe avec un éclat de rire.

—Revenez, s'il vous plaît...

—Vous le voyez, monsieur Georges, nous ne pouvons rester, balbutia Edmée. On nous cherche... on nous appelle...

—Je n'ose vous retenir, mais, je vous en supplie, donnez-moi votre main...

Et le jeune homme appuya ses lèvres sur la petite main frémissante qui se tendait vers lui.

—Je vous aime... murmura-t-il. A bientôt...

—A bientôt... répondit Edmée, qui reprit avec Marthe le chemin de la pelouse où la sous-maîtresse continuait à glapir.

Georges, pendant quelques secondes, les regarda s'éloigner sans se montrer lui-même ; puis, quand elles eurent rejoint les groupes, il se dirigea rapidement vers Saint-Mandé, emportant plus de bonheur que son âme ne pouvait en contenir.

Tout en marchant, il se disait :

—Ma résolution est bien prise. Certain désormais que M. Delarivière est le père d'Edmée, j'irai loyalement à lui, en honnête homme... Je lui dirai que j'aime sa fille et que je me crois aimé d'elle... Je lui demanderai, non de me la donner tout de suite, mais de ne me point refuser et d'attendre que j'aie

fait mes preuves... Si sa réponse est bienveillante, surtout par un tel espoir je me sens capable d'arriver à tout... Je n'hésiterai plus... Je quitterai Melun pour Paris... Avant deux ans je serai célèbre...

Brusquement, au milieu de ce monologue, Georges se souvint que M. Delarivière lui avait dit la veille qu'il viendrait chercher Edmée le lendemain, afin, de la conduire auprès de sa mère...

Or la journée s'avancait déjà, et le banquier n'avait point paru...

Que se passait-il donc ?

Le jeune homme s'adressa cette question, et des inquiétudes vagues envahirent son esprit.

Madame Delarivière serait-elle plus souffrante ? Une nouvelle crise aurait-elle déjoué les prévisions qu'il regardait, une heure auparavant, comme des certitudes ?

—A quoi bon me créer des angoisses, me forger des chimères et raisonner dans le vide?... —se dit le docteur.—A Melun seulement j'aurai la solution de l'énigme...—jusqu'à là, du courage !

La demi après trois heures sonnait au moment où il franchissait le seuil de la maison paternelle.

—Que t'arrive-t-il, mon enfant ?—lui demanda madame Vernier.—Tu es tout pâle et tu as le visage bouleversé !!

—Mère ?—répondit-il,—je pressens un malheur...

—Pour toi ?

—Non, mais pour une personne qui tient dans mes affections sa place après vous et mon père... immédiatement après...

—Que veux-tu dire ? De qui parles-tu ?

—De la mère de celle que j'aime...

—Je ne puis te comprendre, mais tu m'épouvantes ! Cher enfant, explique-toi mieux !

—J'ai laissé à Melun, en pleine voie de guérison, une malade qui se nomme madame Delarivière et dont j'adore la fille...—Eh bien, je ne sais quoi me dit que mon absence a été fatale à cette pauvre femme...

—Calme-toi, mon enfant, ton angoisse sans doute n'a point de raison d'être, surtout s'il ne s'agit que d'un pressentiment.

—Je voudrais me calmer, ma mère, je ne peux pas... L'angoisse m'étreint malgré moi...—Si vous saviez ce que je souffre !—Où est mon père ?

—Au jardin.

—Je vais l'embrasser et je pars.

L'architecte, tout à fait gaillard, lisait sous une tonnelle de vigne vierge dont le feuillage naissant laissait filtrer les rayons obliques du soleil.

Georges couvrit de baisers sa bonne figure toute rayonnante de tendresse, pressa contre son cœur sa mère qui lui recommandait de nouveau le calme, et prit au pas gymnastique la route de Charenton.

Il était quatre heures trois quarts à l'horloge du chemin de fer quand il entra dans la gare.

Le bureau de distribution des billets venait de s'ouvrir.—Il demanda un ticket pour Melun, et il attendit.

Le train venant de Paris siffla, puis stoppa.

Georges monta dans un compartiment de première classe, une heure après il arrivait à Melun, la tête en feu, l'âme bouleversée.

—J'irai plus vite que l'omnibus...—se dit-il en donnant son billet au contrôleur.—D'ailleurs j'ai besoin de mouvement.

Et il se dirigea à pied vers la ville.

Il ne marchait pas, il courait.—La sueur ruisselait sur son front.

En un temps fabuleusement court il atteignit la place Saint Jean à l'hôtel du *Grand-Cerf*.

Sans s'arrêter au rez-de haussée, où d'ailleurs il ne rencontra personne, il gravit l'escalier jusqu'au second étage et frappa doucement à la porte de la chambre No. 8 qu'occupait madame Delarivière.

Cette porte ne s'ouvrant pas, au bout d'une seconde il frappa de nouveau.

Tout demeura silencieux.

Alors ne pouvant commander à son impatience, il saisit le bouton de la serrure et fit jouer la pêne.

La porte tourna sur ses gonds.—Georges, usant de ses privilèges de médecin, franchit le seuil.

La chambre était vide, les fenêtres closes, les rideaux tirés, le lit correctement fait et recouvert de la courte-pointe de cretonne.—Même solitude absolue dans la pièce voisine.—Pas un de ces menus objets qui témoignent par leur présence que les locataires sont absents, mais qu'ils doivent revenir.

Georges pâlit et frissonna.

—Partis !...—balbutia-t-il,—Partis !... Cela semble impossible, et pourtant cela est !...—Qu'a-t-il donc arrivé ?

Il s'élança hors de la chambre, descendit l'escalier comme une trombe et fit irruption dans la salle commune de l'hôtel.

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas !—Cette salle, qui la veille regorgeait de monde, ne possédait pas même sa clientèle accoutumée de joueurs de bezique et de buveurs d'absinthe.

Madame Loriol trônait toute seule derrière son comptoir, une plume à la main, relevant des chiffres et se complaisant dans d'interminables additions qui témoignaient des grosses recettes encaissées grâce à l'exécution du condamné mystérieux.

Au bruit que fit Georges en entrant, la bonne dame releva la tête, posa sa plume et ébaucha un sourire.

—Ah ! c'est vous, docteur !—dit-elle avec un salut affectueux.—Vous arrivez bien à propos...—J'allais envoyer chez vous...

—Chez moi ?—répéta Georges.—Pourquoi faire ?

—Pour vous remettre cette lettre...

Et Madame Loriol tendit au jeune homme une large enveloppe grise qu'elle prit dans une case de son comptoir.

Georges la reçut d'une main tremblante et la regarda.—Elle portait pour suscription ces mots : *M. le docteur Vernier* et venait du père d'Edmée ; le doute à cet égard paraissait impossible.

Cette lettre apprendrait sans doute à Georges ce qu'il voulait savoir, et pourtant il ne se sentait plus le courage de l'interroger, tant la sensation du malheur prochain passait chez lui à l'état aigu, et il restait muet, immobile, les yeux fixés sur l'écriture longue et régulière du banquier.

—Qu'avez-vous donc docteur ?—lui demanda madame Loriol, étonnée de cette attitude.

—Rien...—répondit-il,—je n'ai rien...—et il ouvrit fiévreusement l'enveloppe.

Elle renfermait un billet de banque de mille francs ; mais pas une ligne, pas un mot, pas un adieu, pas un souvenir, n'accompagnaient ce billet de banque...

V

FOLLE

Jamais déception ne fut plus cruelle.—Georges ne pouvait en croire ses yeux.

—Mon Dieu !—s'écria-t-il,—que s'est-il donc passé ?

—Comment, ce qui s'est passé ?—répéta madame Loriol.—Mais c'est vrai, au fait, vous n'étiez pas ici ce matin...

—Non... j'étais à Saint-Mandé, près de mon père souffrant.

—Ah ! docteur, alors je comprends...

—Mais, moi, je ne comprends pas !...—Au nom du ciel, madame Loriol, ne me faites point languir !... Expliquez-moi tout ! Ce voyageur qui est descendu hier matin dans votre hôtel avec sa femme... Cette malade que j'ai soignée... que j'avais sauvée... Que sont-ils devenus ?

—Ils sont partis...

—Partis ! !

—Oui, et c'est le mari de la dame qui m'a donné cette lettre pour vous.

—Mais pourquoi ce brusque départ dans l'état de faiblesse où devait se trouver la convalescente ?

—Ah ! docteur, la pauvre dame ! Il eût mieux valu pour elle qu'elle ne mit jamais les pieds à Melun et dans ma maison. . . Même ça pourra me nuire auprès de mes clients, quoi qu'il n'y ait pas de ma faute. . .

—Vous nuire ?

—Hélas !. . .

—Je vous en conjure, madame Loriol, abrégez mes angoisses ? . . Vous voyez que je souffre. . . j'ai besoin de savoir. . .—Encore une fois que s'est-il passé ?

—Une chose terrible, docteur !

Georges frémissait d'impatience.—Il lui semblait que son crâne allait éclater, —il crispait ses mains convulsivement, et ses yeux entraient dans sa chair.

—Vous me demandez pourquoi ce voyageur est parti ?— continua la maîtresse du *Grand-Cerf*. . . Eh bien, c'est pour conduire sa malheureuse femme à Paris chez le docteur Blanche, ou dans quelque autre endroit du même genre.

—A Paris ? . . chez le docteur Blanche ? . . répéta le jeune homme qui se croyait mal éveillé, tant ce qu'il entendait lui paraissait absurde et invraisemblable.

—Oui, monsieur Georges, car la pauvre dame est folle. . .

—Folle !—s'écria le médecin avec une indicible terreur.— Est-ce vrai, ce que vous me dites, madame Loriol ? . . Est-ce possible ? . .

—Ce n'est que trop vrai. . . folle à lier ? . .

Le docteur, anéanti par ce coup trop rude, tomba sur un siège. Le chaos se faisait dans son esprit. Un sanglot s'échappa de sa poitrine. Cependant il voulait espérer encore.

—Allons. . . allons. . . dit-il d'une voix brisée, il y a entre nous en ce moment un malentendu, une confusion. . . A coup sûr nous ne parlons pas de la même personne !. . . Du calme, madame Loriol, de la réflexion, et nous allons nous entendre. . . Vous vous trompez, n'est-ce pas, ou plutôt c'est moi qui me trompe. . . Il ne s'agit point des voyageurs qui dans votre hôtel occupaient depuis hier les chambres nos 7 et 8 ? . .

—Hélas ! je le voudrais, monsieur Georges, puisque vous prenez la chose si fort à cœur. . . Mais malheureusement je vous dis la vérité pure. . . C'est de ces voyageurs qu'il s'agit. . .

Le jeune homme se leva et se mit à marcher de long en large dans la salle commune avec une agitation terrible.

Madame Loriol, très effarée, le suivait des yeux.

Tout à coup il s'arrêta devant elle

Il avait le visage pourpre et les yeux injectés de sang.

—Enfin, demanda-t-il brusquement, cette folie, cette folie soudaine, n'a pu naître sans motif. . .

—Qu'était-il arrivé ?

—Je vais vous raconter les choses en détail. Mais calmez vous. . . Vous m'épouvantez.

—Je suis calme et je vous écoute.

Georges venait de faire sur lui-même un prodigieux effort ; rien ne trahissait plus la tempête qui grondait en lui.

—Vous savez docteur, commença madame Loriol, que ce matin on a guillotiné sur la place, devant l'hôtel, l'assassin de M. Frédéric Baltus. . .

Le jeune homme répondit par un signe affirmatif.

—La place était littéralement bondée de monde, continua l'hôtesse. Il y avait des curieux partout, aux fenêtres, dans les arbres, sur les toits. . . J'étais moi-même montée sur un banc, près de ma porte, afin de mieux voir. . .

—La voiture cellulaire arrive. . . (n l'ouvre et le condamné paraît. . . Alors on n'entendit plus aucun bruit. . . Il se fit sur la place un silence qui donnait froid dans le dos. . .

—Le condamné, soutenu par le prêtre, monta sur l'échafaud.

—Il embrassa le crucifix, il embrassa le prêtre, puis, après avoir regardé la foule, il dit d'une voix haute et tranquille, qu'il me semble entendre encore et que j'entendrai toute ma vie : *Je meurs innocent !*

—En ce moment, tout à coup, et comme répondant à ces paroles, retentit un cri, un seul, mais si terrible, si effrayant,

que les milliers de spectateurs frissonnèrent. . . Ce cri partait de ma maison. . . de l'une des chambres où se trouvaient le voyageur et sa femme malade. . .

—La tête de l'assassin venait de tomber dans le panier. . .

—Je m'empressai, comme vous pensez bien, de rentrer à l'hôtel ; je montai l'escalier quatre à quatre avec mes servantes, et je courus au no 8. . .

—J'ouvris la porte comme un boulet, et je vis au milieu de la chambre la malade étendue sans connaissance, à moitié habillée, ses grands cheveux blonds traînant sur le plancher, et à côté d'elle son mari à deux genoux, se tordant les mains et sanglotant à fondre l'âme.

—A ce moment précis arriva un jeune homme, M. Fabrice Leclère, qui avait passé la nuit dans une petite chambre du troisième étage, et qui s'écria : " Mon oncle !. . . mon pauvre oncle !. . . "

Madame Loriol s'interrompit.

Georges, qui l'écoutait avec une attention haletante, demanda :

—Que fit-on alors ?

—On prit la chère dame évanouie et on la porta sur son lit. . .

—Et ensuite ?

—Le voyageur disait ; " Un médecin. . . vit ? un médecin !. . . " On courut. . . On en ramena trois. . . Tous ceux de Melun, excepté vous. . .

—Qu'ont-ils fait ?

—Ils ont examiné la malade avec beaucoup d'attention. . . Ils ont voulu connaître la cause de l'évanouissement, et ils se sont consultés. . .

—Puis ils ont saigné cette dame, n'est-ce pas ?

—Non, docteur. . .

—Au moins ils ont employé sur l'heure de puissants réactifs ?

—Pas le moindre. . . sauf de l'eau fraîche sur les tempes, du vinaigre et de la plume brûlée sous les narines. . .

—Quoi, cela seulement.

—Oui, docteur. . .

Georges frappa du pied avec une indicible colère.

—Mais c'est insensé ! dit-il d'une voix sourde. Et je n'étais pas là !. . . Ainsi, pendant cette crise terrible, ils restaient inactifs, n'essayant rien de sérieux pour rallumer l'étincelle de la vie dans ce corps, de l'intelligence dans cette âme. . .

—Non, docteur. . . Ils la regardaient et se regardaient ensuite avec une mine de mauvais augure. . .

—Et l'évanouissement durait toujours ?

—Il dura près d'une heure. . . Enfin la pauvre dame s'agita. . . Elle ouvrit ses yeux qui me parurent hagards. . . Elle se souleva. Sa figure était si changée que je ne la reconnaissais point. . . Elle tendait les bras du côté de la fenêtre ouverte. . . Son mari et M. Fabrice lui parlèrent. . . Elle ne les entendait pas. . . Elle ne les voyait pas. . . Elle ne voyait personne. . . Elle descendit du lit, raide, tout d'une pièce, et se dirigea vers la fenêtre. . . On voulut la retenir. . . Ah ! bien oui !. . . Elle était, dans ce moment-là, plus forte que trois hommes !. . . Elle arriva où elle voulait aller, et penchant la tête comme quelqu'un qui écoute, elle dit :

*Entendez-vous ces coups de marteau ? . . . C'est l'échafaud qu'on dresse. . . là. . . sur la place. . . je le vois. Un homme y monte. . . Qui donc ? Il se tourne. . . C'est son visage. . . Il parle. . . C'est sa voix. . . O'est lui. . . C'est. . . Elle n'acheva pas. . . Au lieu de sa dernière parole ce fut un long éclat de rire interminable, saccadé, éffrayant comme un râle, déchirant comme un sanglot. . . Tout le monde avait une sueur froide sur les tempes. . . Mes dents claquaient. Les trois médecins se regardèrent de nouveau. Le plus âgé murmura : *Elle est folle !* et les deux autres approuvèrent.*

—Ah ! fit Georges, tout s'explique pour moi, maintenant ! Réveillée par un bruit étrange, la malheureuse femme aura voulu voir. . . Poussée vers la fenêtre par un instinct curieux, elle n'a pu soutenir l'horreur du spectacle qui s'offrait à elle. . . L'aspect du condamné, ses dernières paroles, ont produit sur

cette nature nerveuse à l'excès, affaiblie d'ailleurs par des crises précédentes, une foudroyante impression... De là l'évanouissement, le transport au corveau, la folie... Mais cette folie est-elle inguérissable?...

— Naturellement le pauvre mari se désespérait... reprit madame Loriol. Alors les médecins lui ont conseillé de conduire au plus vite sa femme dans une maison d'aliénés où elle recevra les soins que réclame son état. Le conseil n'était pas mauvais.

— Un conseil!... répéta Georges avec amertume. Voilà tout ce que leur a suggéré leur science!...

— M. Fabrice Leclère, le neveu du voyageur, un bien brave jeune homme, affirma qu'il le fallait absolument... Le mari ne pouvait se résoudre à rien... Ses larmes tombaient une à une sur les mains de sa femme qui ne les sentait point... C'était, je vous assure, une scène à briser la cœur...

Georges avait baissé la tête et plourait.

— Folle! répétait le jeune homme avec accablement. Elle est folle!... C'est affreux! Et je n'étais pas là pour veiller sur elle!... pour la sauver une fois encore!... Oh! mes présentiments!... Comme ils avaient raison!...

Après un court instant de silence, Georges releva la tête.

— Ainsi, demanda-t-il, M. Delarivière et sa femme ont quitté l'hôtel tout de suite après l'accident?...

— Tout de suite, non, docteur, répondit madame Loriol. Ces voyageurs dont j'ignorais le nom, car j'ai manqué au règlement en ne les inscrivant point sur mon livre de police, sont partis vers midi.

— Où allaient-ils?

— A la gare et de là à Paris, M. Fabrice Leclère disait à son oncle: "Nous conduirons aujourd'hui même ma pauvre tante dans une maison de santé..."

— Une maison de santé! Laquelle?

— Ça, je l'ignore.

— Savez-vous au moins l'adresse de M. Fabrice Leclère?

— Non, docteur...

Un découragement profond s'empara de Georges.

— Allons, murmura-t-il, c'est la fatalité qui m'accable!... Où les rejoindre? Comment suivre une trace perdue dans ce grand Paris?

Mais il se ranima presque aussitôt:

— Non, tout n'est pas désespéré... reprit-il, M. Delarivière ira voir sa fille... Par Edmée je saurai dans quel asile se trouve Jeanne... D'ailleurs le neveu, Fabrice Leclère, un Parisien celui-là, doit être connu... Je découvrirai sa demeure... Il me conduira près de son oncle... La science aujourd'hui fait des miracles... On guérira la pauvre folle, et le bonheur redeviendra possible...

Et Georges, se remettant à espérer, quitta l'hôtel du *Grand-Cerf*, laissant madame Loriol prodigieusement surprise de l'inexplicable émotion que causait au jeune docteur la catastrophe arrivée en son absence à des clients de passage qu'il ne devait jamais revoir sans doute.

— Il a véritablement trop bon cœur, ce cher monsieur, se dit-elle en forme de conclusion. Il se fait du mal pour des étrangers, comme si c'étaient ses propres parents! Ça n'a point de bon sens!

Le récit de la maîtresse d'hôtel à Georges Vernier était l'expression fidèle de la vérité.

Après la déclaration terrifiante des trois médecins, il avait paru nécessaire de prendre une décision immédiate.

Jeanne dont la folie, inoffensive en ce moment, pouvait d'une minute à l'autre devenir furieuse, devait être conduite sans retard dans une maison de santé.

M. Delarivière, on le comprendra facilement, perdait la tête.

A peine remis des angoisses de la veille, il venait de recevoir à l'improviste le coup le plus terrible qui pût l'atteindre.

Si la guérison n'était point possible, si Jeanne demeurait folle, tous les projets d'avenir du malheureux vieillard s'effondraient.

Le mariage de réparation ne pouvant s'accomplir, Edmée restait une bâtarde non reconnue et n'avait même pas le droit de porter le nom de son père.

Quel écroulement après tant d'espérances!

M. Delarivière, sentant son existence brisée, se trouvait sans force pour la lutte contre le malheur. Il n'avait plus la conscience des choses et s'absorbait dans un muet désespoir. Mais Fabrice était là, pensant et agissant pour lui.

— Vous avez confiance en moi, mon oncle, n'est-ce pas? lui demanda-t-il.

Pour toute réponse, le banquier lui serra la main.

— Alors, reprit le jeune homme, laissez-moi faire... abandonnez-vous à moi et reprenez courage... Rien n'est désespéré. Il existe à Paris des médecins aliénistes de premier ordre... Nous nous adresserons au plus habile, au plus célèbre, il rendra la raison à ma chère tante, à votre bien-aimée femme...

— Crois-tu vraiment cela? balbutia Delarivière.

— Sur mon honneur, je le crois...

Une idée soudaine, que nos lecteurs devinent sans doute et dont ils ne tarderont point à voir l'éclosion complète, venait de germer dans le cerveau de Fabrice Leclère.

Il prévint de son départ immédiat le petit baron de Landilly et mesdemoiselles Mathilde Jancelyn et Adèle de Civrac, née Greluche. Il commanda une voiture fermée, régla la dépense de l'hôtel, puis, quelques minutes avant midi, l'oncle, le neveu et la malheureuse Jeanne s'installèrent dans la vieille calèche de louage qui les conduisit à la gare.

Un train arrivait.

Nos trois personnages prirent possession d'un compartiment de première classe que rendit inviolable l'écriteau réglementaire portant ces mots: CAISSE RÉSERVÉE, et le train roula vers Paris...

Jeanne, calme et douce, mais le regard vague, murmurait des mots sans suite accompagnés de gestes bizarres... Parfois de ses lèvres pâles s'échappait un long soupir, auquel succédait sans transition le rire intermittent des folles...

VI

UN MÉDECIN ALLEMAND

Après le départ de René Jancelyn avec qui, on s'en souvient peut-être, il devait dîner le soir chez Brébant, le docteur Frantz Rittner fit disparaître le portefeuille où il avait pris les lettres remises au frère de Mathilde, puis il tira, d'une cachette pratiquée dans le meuble, un mince carnet de chagrin noir qu'il ouvrit, et dont il étudia les feuillets avec une profonde attention.

Sur presque toutes les pages de ce carnet se trouvaient tracés à l'encre rouge, les uns au-dessous des autres, des noms suivis de brèves indications et, au bout des indications, des chiffres.

Rittner lut successivement plusieurs noms qu'il accompagna de commentaires prononcés à demi-voix.

— *Mademoiselle de Rével*... dit-il d'abord.— Soixante mille francs d'honoraires à toucher pour mes bons soins de toute nature le jour où la pauvre femme s'éteindra... Ce jour est proche... La folie augmente d'heure en heure, et la maladie de consommation arrive à son dernier période... Je n'ai rien à me reprocher... J'ai fait ce que j'ai pu... j'ai même administré ces remèdes héroïques qui sauvent le malade... quand ils ne l'emportent pas... Tout cela en vain. Avant un mois le frère de mademoiselle de Rével prendra le deuil et sera mis en possession de l'héritage qu'il administre déjà légalement... Un héritage de huit cent mille francs! Joli denier!... et qui viendra fort à propos, car le bac et les cocottes ont mis le vicomte à sec... La reconnaissance est bien en règle...

Le docteur tira d'une poche du carnet une feuille de papier timbré qu'il déplia et qui portait ces lignes tracées d'une main ferme:

Je reconnais devoir au docteur Frantz Rittner la somme de soixante mille francs reçue comptant, que je m'engage à lui rendre le 25 juin 1874.

VICOMTE HENRI DE RÉVEL.

Paris, le 20 décembre 1873."

— C'est au mieux, et la date de l'échéance concordera merveilleusement avec la date de l'héritage... bonne valeur, qui sera payée à présentation... sans protêt...

Le docteur remit la reconnaissance dans la poche où il l'avait prise et poursuivit :

— Soixante mille francs, ce n'est pas trop pour tant de soins et pour tant de risques ; mais j'ai toujours été d'avis qu'il ne faut pas égorger les clients... d'ailleurs les petits ruisseaux font les grandes rivières... Pauvre mademoiselle de Rével... Je la regretterai... elle m'était sympathique...

Il reprit :

— *Madeleine Sensier*.—Vingt-cinq mille francs touchés d'avance, et quatre mille francs de pension annuelle... Folle à vingt ans, et pour toujours... C'est triste ! il y a des familles cruellement éprouvées.

Rittner sourit.

Ses yeux venaient de s'arrêter sur une ligne où le nom était remplacé par trois étoiles.

— Ah ! murmura-t-il, à la bonne heure ! parlez-moi de cette cliente ! C'est une fortune ! cinq cent mille francs que je toucherai dans six semaines à la liquidation d'un héritage immense... Et point de risque à courir ! J'ai juré de ne révéler à âme qui vive la folie de cette inconnue et sa présence dans ma maison... Je garde le secret professionnel... C'est mon droit et c'est mon devoir... On récompense royalement ma discrétion... Personne n'a rien à voir là-dedans, et les motifs des gens qui me payent ne me regardent pas...

Frantz Rittner continua l'examen des noms et des sommes inscrits sur son étrange memorandum et, à mesure qu'il avançait dans cet examen, une expression de joie cupido illuminait son visage.

Quand il eut achevé, il prit une plume et une feuille de papier et il aligna, dans l'ordre où nous allons les reproduire, les initiales, les mots et les chiffres suivants :

V. R. — 60,000

M. S. — 25,000

*** — 500,000

L. G. — 110,000

X. Y. — 30,000

T. M. — 50,000

L. B. — 5,000

En caisse. — 900,000

Vente de la clientèle. — 50,000

Immeuble. — 300,000

Il tira une barre au-dessous du dernier chiffre, fit l'addition, et s'écria :

— DEUX MILLIONS CENT TRENTE MILLE FRANCS, dont mes chers associés ne connaîtront jamais l'existence !... Avant quelques mois j'aurai liquidé... avant quelques mois je posséderai, à l'insu de tout le monde, plus de deux millions qui grossiront encore d'ici là, et je mènerai la vie comme je la comprends, large et joyeuse !

Le docteur en était là, de son monologue.

Un coup de cloche retentit dans le jardin.

VII

LA MAISON DES FOLLES

Frantz Rittner leva la tête et prêta l'oreille.

Un second coup de cloche se fit entendre.

— Une visite... murmura le docteur, et elle nécessite ma présence au salon d'attente.

Il serra dans le tiroir secret du bureau le carnet de chagrin noir et la feuille de papier sur laquelle il venait d'écrire.

Il sortit de son cabinet dont il ferma la porte à double tour, traversa les deux pièces qui précédaient ce cabinet, descendit l'escalier conduisant au jardin, se dirigea vers le pavillon de gauche, franchit le vestibule et entra dans un salon moulé avec un luxe sévère.

Les rideaux et les portières étaient en velours d'un vert sombre. La même étoffe garnissait les sièges en poirier noirci.

Deux grands bahuts du seizième siècle, en ébène incrustée d'ivoire, occupaient deux panneaux et montaient presque jusqu'à la corniche.

Un lustre flamand, en cuivre, pendait à la rosace du plafond.

Un tapis de moquette d'un seul ton couvrait le parquet.

Quatre tableaux de vieux maîtres italiens complétaient un ensemble un peu sombre, mais qui ne manquait point de caractère.

Trois personnes se trouvaient dans ce salon ; M. Delarivière, Jeanne et Fabrice Leclère.

Le docteur Rittner, en apercevant ce dernier, eut peine à réprimer un mouvement de surprise.

Jeanne, étendue à demi dans un fauteuil, avait l'immobilité d'une figure de cire.

M. Delarivière, assis à côté d'elle, tenait une de ses mains dans les siennes... — Il était mortellement pâle... Ses yeux rouges n'avaient plus de larmes.

Fabrice, debout derrière ces deux personnages, et le regard tourné vers la porte, attendait l'entrée du docteur dont il prévoyait bien l'étonnement.

À la minute précise où Rittner franchissait le seuil, les regards des deux hommes se croisèrent.

En même temps Fabrice mit un doigt sur ses lèvres.

Ce geste signifiait clairement :

— Silence ! Ni un mot ni un signe qui décèlent notre intimité !... — Nous ne nous connaissons pas !... — Nous ne devons pas nous connaître !...

Rittner répondit par un imperceptible tremblement des paupières à cette recommandation muette, et Fabrice fut certain d'avoir été compris.

Le médecin des folles s'inclina.

Fabrice, quittant le second plan, vint se placer à côté de son oncle.

Ce fut à lui que le docteur adressa cette question.

— À quelle cause, monsieur, dois-je attribuer l'honneur de votre présence dans ma maison ?...

— À une cause bien douloureuse, monsieur, — répondit le jeune homme avec des larmes dans la voix. — Nous venons d'être cruellement frappés...

Il étendit la main vers Jeanne, toujours immobile, toujours inerte, et il ajouta :

— Voyez...

— Ainsi, madame ?... — demanda le docteur.

— Oui, — répondit Fabrice à cette question inachevée.

— Pauvre femme !... — murmura Frantz d'un air de compassion profonde.

Fabrice poursuivit :

— La juste célébrité que vous avez conquise par le travail et par le succès est connue de tout Paris... — On m'a parlé de votre science et des résultats merveilleux, presque miraculeux, que vous avez souvent obtenus... et nous venons, mon oncle et moi, vous demander vos soins pour une personne qui nous est chère...

M. Delarivière se souleva.

— Oh ! oui, bien chère !... — répéta-t-il d'une voix brisée, — plus chère que la vie !...

Et un sanglot mal contenu souleva sa poitrine.

En entendant ces mots : *mon oncle et moi*, prononcés par Fabrice, Rittner tressaillit involontairement, mais d'une façon si légère qu'elle devait passer inaperçue.

Il regarda le jeune homme bien en face.

Sous le choc de ce regard Fabrice demeura impassible.

Rittner alors fixa son attention sur le banquier et l'étudia pendant une seconde.

La douleur avait fait son œuvre. — M. Delarivière, les joues creusées et livides, les yeux caves, la lèvre agitée d'une sorte de tremblement, semblait avoir vieilli de dix ans depuis la veille.

— Oh ! oh ! — pensa le médecin des folles, — si je devins juste si mes suppositions sont fondées. Fabrice est encore bien plus malin que je ne croyais !... Il est tout à fait de première force !

Il s'assit à côté de Jeanne et prit une de ses mains, que la jeune femme lui abandonna sans même paraître s'en apercevoir.

Rittner la regarda fixement, pendant près d'une minute, avec cette volonté ferme qui donne une si étrange puissance au magnétiseur.

L'effet attendu se produisit.

Jeanne, obéissant à une pression mystérieuse, tourna lentement la tête, et ses prunelles bleues, sans expression et comme voilées, se fixèrent sur le visage du docteur, mais ne semblèrent point le voir.

Ce fut tout.

Le médecin aliéniste eut beau plonger dans ces prunelles couleur d'azur le courant magnétique, cherchant à pénétrer jusqu'à l'âme par le chemin des yeux, il ne parvint point à déterminer un seul tressaillement du beau masque marmoréen de la jeune femme qui continuait à le regarder d'une façon fixe, mais vague.

— Stupeur absolue !... murmura Frantz Rittner, puis, jugeant l'expérience suffisante, il s'adressa à Fabrice et lui demanda :

— Depuis quand madame est-elle dans cet état ?

— Depuis ce matin, — répondit le neveu du banquier.

— Et jamais, antérieurement, des symptômes d'aliénation mentale ne s'étaient produits ?

Fabrice se tourna vers son oncle.

— Jamais... murmura M. Delarivière. — C'est la première fois.

Le docteur reprit :

— La folie soudaine a-t-elle été déterminée par quelque violente douleur morale, par l'annonce brusque d'un malheur inattendu ?

— Non, monsieur... — répliqua Fabrice.

— Comment, il ne s'est produit ce matin, dans la vie de madame, aucun incident de nature à troubler sa raison ?...

— Pardon, docteur... Sans le vouloir, et pour ainsi dire à son insu, madame s'est trouvée témoin d'une exécution capitale...

— Une exécution capitale ! répéta Frantz Rittner étonné. Et où cela ?...

— A Melun...

Le docteur échangea avec son complice un nouveau coup d'œil qui en disait long, et poursuivit :

— Veuillez, monsieur, me donner quelques renseignements sur la manière dont les faits se son produits...

Fabrice fit un signe affirmatif et raconta par le menu tout ce que nos lecteurs connaissent déjà, apprenant ainsi au docteur ce que ce dernier ne comptait savoir que quelques heures plus tard, chez Brébant.

Après avoir écouté attentivement ce récit, Rittner demeura pensif pendant cinq ou six secondes.

— Et vous croyez, demanda-t-il ensuite, que la seule vue d'une exécution a suffi pour déterminer la folie ?

— Mais, sans doute !... répliqua Fabrice. Cela n'est-il pas prouvé par les faits, jusqu'à l'évidence ?... Le cri terrible poussé par madame et suivi d'un évanouissement, puis d'une crise de délire, a semblé répondre aux trois mots jetés par le condamné à la foule, du haut de l'échafaud : *Je suis innocent !*... Je ne comprends guère votre doute.

— Ah ! s'écria Rittner, je ne doute pas de la folie, mais de la cause déterminante !

— Cependant... commença Fabrice.

— Je me demande, interrompit le docteur, s'il est possible qu'un spectacle quelconque, si terrible d'ailleurs que soit ce

spectacle, amène à sa suite de telles perturbations dans le cerveau ?

— Voir tomber la tête d'un homme, murmura M. Delarivière, n'est-ce donc pas assez ?

— A mon point de vue, non, monsieur... répliqua le docteur, qui d'un nouveau regard interrogea Fabrice.

— C'est cependant l'unique cause, je l'affirme... dit ce dernier.

— Vous le croyez, poursuivit Rittner, mais vous êtes certainement dans l'erreur. Les maladies de l'esprit, comme celles du corps, ont leur logique... épouvante, le dégoût, l'horreur, causés par la vue d'une scène terrifiante, peuvent amener une crise nerveuse, une congestion, une maladie, mais pour déterminer l'aliénation mentale, chez un sujet en pleine possession de ses facultés intellectuelles, il faut autre chose...

— Que voulez-vous dire ? demanda Fabrice. Je ne vous comprends pas...

— Ni moi... appuya le banquier.

— Je m'explique... Le choc terrible dont les conséquences ont été si désastreuses n'est pas le résultat, selon moi, de la vue seule de l'exécution...

— Et de quoi donc alors ?... fit le jeune homme. Que voulez-vous dire ?

— Permettez-moi de vous adresser une question, et d'avance pardonnez-moi si cette question vous paraît étrange...

— Faites, monsieur...

— Eh bien, le malheureux dont la tête est tombée ce matin sur l'échafaud ne connaissait-il point madame et n'était-il pas connu d'elle ?

M. Delarivière et Fabrice se regardèrent avec un étonnement plus facile à comprendre qu'à décrire.

VIII

ENFERMÉE I

— Eh ! monsieur, s'écria le banquier, singulièrement choqué d'une question qui lui paraissait à la fois inconvenante et absurde, comment admettez-vous qu'un condamné à mort soit connu de ma femme ? Quels rapports croyez-vous qu'il puisse exister entre elle et ce misérable ? Que supposez-vous donc ?

Frantz Rittner répondit avec le plus grand calme :

— Je ne crois rien, monsieur, je ne suppose rien... Je cherche... Ma supposition est toute simple, et mes investigations sont non seulement naturelles, mais indispensables. Je me trouve en face d'une malade dont vous allez me confier la guérison. Je suis étonné du résultat produit sur elle, selon vous, par la vue seule d'un spectacle sanglant... Cette cause unique me semble insuffisante pour amener la folie... Donc, il y a autre chose... Quoi ? Je l'ignore, et j'ai besoin de le savoir, donc je dois m'éclairer par tous les moyens pour être à même de combattre le mal... Je ne pris ni ne veux marcher à tâtons sous peine d'un insuccès complet... Il faut que la lumière se fasse... Ne vous méprenez point sur le sens de mes paroles qui, je vous l'affirme, ne peuvent rien avoir de blessant...

— Pardonnez-moi, monsieur... balbutia le banquier. Vous avez raison, et j'ai tort... Il faut être indulgent pour moi... je suis si malheureux...

— Et M. Delarivière appuya son mouchoir sur ses yeux humides.

Le docteur s'inclina.

— Vous n'avez aucun besoin d'indulgence, monsieur... fit-il. Votre douloureuse position commande une respectueuse sympathie... A mon tour de vous dire : Pardonnez-moi ! car il faut me répondre encore...

— Je suis prêt...

— En ce monde, continua Frantz Rittner, tout est possible, même ce qui paraît impossible... Il existe dans les familles les plus hautement honorables des déclassés que leurs proches ont depuis longtemps perdus de vue et qui suivent les mauvais chemins par lesquels on arrive au crime... Le comte de

Horn mourant décapité avait du sang royal dans les veines, et le régent de France l'appelait mon cousin...

—Où voulez-vous en venir, monsieur?

—A ceci : Avez-vous la certitude absolue que, de près ou de loin, il ne pouvait exister un lien de parenté entre madame et le condamné ?...

Fabrice tressaillit.

Le banquier répliqua vivement :

—Aucun lien de cette nature n'existait, ne pouvait exister... J'en ai la certitude absolue.

—Étiez-vous à Melun depuis quelque temps déjà ?

—Depuis hier matin seulement.

—Quel est l'âge de madame ?

—Trente-cinq ans.

—C'est bien, monsieur, je n'ai pas autre chose à vous demander, pour le moment du moins...

Frantz Rittner attacha de nouveau ses yeux sur le visage de Jeanne.

Mille pensées confuses, mais dans lesquelles il se réservait de mettre de l'ordre, traversaient son cerveau.

Après quelques minutes de silence il reprit d'un ton grave, en s'adressant à M. Delarivière, mais en regardant Fabrice à la dérobée :

—Je crois la guérison possible...

Le neveu du banquier ne se démentit point et fut assez maître de lui-même pour donner à ses traits une expression joyeuse.

En entendant ces mots : *Je crois la guérison possible*, le vieillard ranimé se leva brusquement.

—Ah ! monsieur, guérissez-là ! dit-il avec une émotion débordante. Rendez-lui la raison, vous me rendrez la vie, et tous les témoignages de ma reconnaissance seront trop peu de chose comparés à ce que vous aurez fait pour moi !

Et M. Delarivière, prenant Jeanne dans ses bras, la pressait contre son cœur.

La pauvre femme, sous cette étreinte chaleureuse, restait morte et glacée comme une statue.

—Prenez garde ! murmura tout à coup le docteur. Une crise va se produire...

Le vieillard fit deux pas en arrière.

Jeanne se dressa lentement

Son regard, vague jusqu'alors, prit une effrayante fixité.

Son bras droit se souleva, et sa main étendue vers la muraille sembla désigner un objet visible pour elle seule.

En même temps sa figure devenait effrayante, tant elle exprimait d'angoisse et d'horreur.

Frantz Rittner suivait tous ses mouvements avec une attention avide.

Jeanne inclina la tête en se penchant du côté de la fenêtre comme pour percevoir un bruit qu'elle seule pouvait entendre.

—Chut !... fit elle alors d'une voix faible d'abord comme un souffle, mais qui peu à peu devint distincte et pénétrante. Chut ! entendez-vous ?... Ce sont des coups de marteau qui clouent la machine... Écoutez... ce grand murmure... C'est le souffle de la foule sous cette croisée. Ce bruit des roues... C'est la voiture qui amène le condamné... Il descend... il gravit les marches... Il est sur l'échafaud... Faites-moi place !... ouvrez les rideaux... ouvrez la fenêtre... Je veux voir !...

La malheureuse femme s'interrompit.

Elle était haletante. Sa gorge battait à coups inégaux et pressés. Son front pâlisait de plus en plus. Ses tempes se mouillaient sous ses yeux blonds frissonnants.

—Je ne vois pas venir... reprit-elle. Le prêtre me cache son visage... J'ai peur... Si c'était lui ! Ah ! le prêtre s'efface... Le condamné se tourne vers moi... Dieu vivant ! c'est lui ! C'est...

Elle n'acheva pas et s'immobilisa, les yeux hagards, la bouche entr'ouverte, pétrifiée en quelque sorte par l'épouvante.

Frantz Rittner s'avança vers elle, lui prit les deux mains, l'enveloppa de son regard impérieux, et d'un ton de commandement, répéta :

—C'est !... Qui est-ce ?... Vous le connaissez ? Je veux son nom !... Parlez ! mais parlez donc ! il le faut !... je l'ordonne !...

Jeanne semblait fascinée par la puissance magnétique des yeux clairs du docteur.

Un moment on put croire qu'elle allait obéir et prononcer son nom.

Ses lèvres s'agitaient.

Mais tout à coup son front se plissa. Au lieu de la parole attendue, un éclat de rire strident et saccadé s'échappa de sa gorge, puis s'éteignit presque aussitôt.

Ses bras étendus retombèrent inertes le long de son corps, et elle murmura d'une voix sourde et sans intonations :

—Il meurt innocent... il meurt innocent... il meurt innocent...

—Pauvre femme ! s'écria Frantz Rittner avec un geste de pitié ; il ajouta tout bas : Elle allait le nommer... Elle le connaît... J'en étais sûr !...

M. Delarivière vint au docteur et lui prit la main, en balbutiant :

—Vous êtes bon... Vous comprenez ce que je souffre...

—Oui, certes, monsieur, je le comprends, et je vous plains de toute mon âme !

—Il ne faut pas seulement me plaindre, il faut me venir en aide ! Vous avez dit tout à l'heure que vous croyez la guérison possible...

—Je l'ai dit et je le répète.

—Ainsi, vous sauvez une femme ?... Vous lui rendrez la raison ?...

—Je l'espère, oui, monsieur.

—Ne faites-vous donc que l'espérer ? demanda le banquier avec découragement. L'espérance n'est pas la certitude... C'est une douleur de plus si l'attente est trompée.

—Eh ! monsieur, celui qui ne reculerait point devant l'affirmation de sa propre infailibilité serait un orgueilleux ou un fou ! J'ai un sérieux espoir de succès, mais rien de plus...

—Et vous ferez tout au monde pour hâter la guérison ?

—C'est mon devoir... et je serai heureux de le remplir.

—Bien, monsieur... J'ai confiance en vous... Il nous reste une question à régler...

—Laquelle ?

—Celle de la pension et des honoraires.

Frantz Rittner jeta un coup d'œil à Fabrice qui comprit.

Le banquier poursuivit :

—J'ignore les habitudes de votre maison ; mais, quel que soit le chiffre fixé par vous, je l'approuve d'avance... Je suis très riche...

—Mon cher oncle, interrompit Fabrice, laissez-moi le soin de traiter ces détails avec M. Rittner... Je le verrai demain, et la question l'argent qui vous préoccupe sera réglée à votre satisfaction mutuelle...

M. Delarivière inclina la tête en signe d'assentiment, puis reprit, en entourant de nouveau Jeanne de ses bras :

—Je vais, monsieur, vous confier ce que j'aime le plus au monde... Pourrai-je voir souvent ma chère femme ?

—Je ne puis, à mon grand regret, vous répondre de façon affirmative... répliqua le docteur. Lorsque le traitement sera commencé, moins vous verrez madame, mieux cela vaudra... —Cependant vous ne me séparerez pas d'elle tout à fait !... Ce serait trop cruel !...

—Vous pourrez la visiter une fois par semaine.

—Une fois seulement ?... c'est bien peu ! c'est trop peu !...

—Oui sans doute, mais, dans ma méthode curative, un isolement presque absolu est une des principales conditions de la réussite.

—Je me soumettrai donc, puisqu'il le faut, à ne voir ma femme que tous les huit jours... Croyez-vous que la présence de sa fille soit un danger pour elle ?

—Ah ! fit Rittner, madame a une fille ?

—Une enfant de dix-sept ans, oui, monsieur, que nous venions chercher en France et que nous nous réjouissions de

ne plus quitter, au moment où cette effroyable catastrophe nous a foudroyés !..

—Y a-t-il longtemps que la mère et la fille ne se sont trouvées en face l'une de l'autre ? demanda Rittner.

—Deux années environ... répliqua le banquier.

—Il est possible alors que la vue de cette enfant soit utile pour provoquer une réaction, mais je ne puis, quant à présent, rien affirmer à cet égard... Faites-moi l'honneur de revenir dans deux jours... J'aurai sans doute décidé quelque chose, mais il faut avant tout que je me rende compte du tempérament de la malade... Il faut que je sache si les crises seront fréquentes et si la folie ne deviendra pas furieuse...

— Craignez-vous cela, mon Dieu ? balbutia M. Delarivière avec accablement. La folie furieuse vous semble-t-elle probable ?

—A cela je ne puis répondre, ne voulant ni vous inquiéter outre mesure ni vous rassurer sans motifs... mais il est à peu près certain que dans quarante-huit heures je saurai à quoi m'en tenir.

—Fasse le ciel que vous ayez à m'apprendre une bonne nouvelle ! En vous laissant ma femme, je vous laisse ma vie tout entière... Songez, monsieur, qu'après Dieu je n'ai d'espoir qu'en vous...

—Comptez absolument sur moi... dit Rittner. Je vous le répète, tout ce qu'il est possible de faire sera fait...

—Et ma reconnaissance... commença M. Delarivière.

—Ne parlons pas de reconnaissance anticipée, interrompit le docteur, et remplissons, je vous prie, une formalité indispensable.

—Laquelle ?

—Le médecin des folles se leva, prit sur une table placée dans un des angles du salon un grand registre relié en basane verte avec des coins de cuivre et une serrure fermant à clef.

Il ouvrit ce registre et poursuivit :

—Je dois inscrire sur ce livre le nom de chacune de mes pensionnaires, en même temps que la date de son entrée dans la maison de santé. C'est une règle qui ne comporte pas d'exceptions. Veuillez me dicter le nom de madame.

—Jeanne Delarivière, femme de Maurice Delarivière, banquier à New-York, dit le vieillard.

—Très bien, fit Rittner, en écrivant : MADAME DELARIVIÈRE (Jeanne) trente-cinq ans, entrée le 12 mai 1874. Et mentalement il ajouta : l'oncle d'Amérique !.. Je m'en doutais... Il y aura du nouveau à bref délai.

Il referma le registre et frappa sur un timbre.

Le médecin en second se présenta presque aussitôt.

—Monsieur le directeur a besoin de moi ? demanda-t-il.

—Oui, répondit Rittner ; vous allez, mon cher collaborateur, conduire madame à la deuxième section.

Tout en parlant il désignait Jeanne.

—Cellule du rez-de-chaussée ?

—Non pas !... chambre du premier étage, numéro 5... c'est la plus confortable de toutes.

—Bien, monsieur le directeur.

—Vous installerez madame et vous recommanderez à l'infirmière en chef de la section de veiller à ce que la nouvelle pensionnaire soit traitée avec les plus grands égards et environnée d'une sollicitude exceptionnelle... —Je lui renouvelerai d'ailleurs moi-même ces recommandations dans un instant, et je lui tracerai la marche à suivre...

Frantz Rittner se tourna vers le banquier.

—Madame aime-t-elle les fleurs ?... —demanda-t-il.

—Passionnément, —répondit le vieillard.

—Alors, mon cher collaborateur, —poursuivit Rittner en s'adressant de nouveau au médecin adjoint, jeune Allemand dont nous avons signalé la présence dans l'établissement, —vous veillerez vous-même à ce qu'on place chaque matin des fleurs variées dans la chambre de madame... des fleurs sans parfum, bien entendu.

—Oui, monsieur le directeur.

—Et maintenant, —dit le docteur au banquier, —ayez beau-

coup de courage, beaucoup de calme, beaucoup d'espoir... —Il faut vous séparer de votre bien-aimée malade...

M. Delarivière n'avait, hélas ! ni calme ni courage.

Son visage était baigné de larmes. Il tendit les bras à Jeanne, en balbutiant d'une voix brisée par les sanglots contenus ;

—Adieu, chère compagne de ma vie... chère moitié de mon âme... Adieu !..

La jeune femme, plus que jamais pareille à une belle et insensible figure de cire, ne fit aucun mouvement.

Le banquier, se penchant vers elle, lui appuya ses lèvres sur le front.

Elle demeura impassible, étrangère à tout, séparée du monde aussi complètement que si elle était morte.

Les sanglots du vieillard éclatèrent.

—Ah ! s'écria-t-il. Emmenez-la !.. emmenez-la ! Elle ne me voit pas... Elle ne m'entend pas... Elle ne me reconnaît pas. Cela fait trop de mal !..

Il cacha son visage dans ses mains et, pris d'une faiblesse soudaine, il serait tombé sans doute si Fabrice n'avait été près de lui pour le soutenir.

Pendant ce temps, Frantz Rittner saisissait les deux poignets de Jeanne et la forçait doucement à quitter son siège. Il fit un signe. Le médecin adjoint passa son bras sous celui de la jeune femme.

—Venez, madame, lui dit-il, venez.

Elle le suivit docilement, sans tourner la tête en arrière.

Fabrice faisait de son mieux pour apaiser la crise de désespoir du banquier, dont les larmes et les sanglots ne tarissaient pas.

—Cher oncle, lui disait-il, j'ai l'horreur des consolations banales, et votre blessure, je le sais bien, est de celles dont on ne peut point guérir. Je dois vous répéter cependant les paroles si sages du docteur... Ayez beaucoup de courage... beaucoup de calme... beaucoup d'espoir... Souvenez-vous que M. Rittner nous a promis de guérir ma tante... La séparation est cruelle, mais elle est nécessaire...

—Ah ! balbutia M. Delarivière, la force humaine n'est pas sans limite... Je souffre trop... Je voudrais mourir...

—Mourir ! répéta Fabrice, mourir lorsque rien n'est perdu ni même désespéré !.. Y songez-vous ? Oubliez-vous que vous avez une fille ? N'aimez-vous plus ma cousine Edmée que vous allez revoir et dont la tendresse et les baisers seront pour vous un souverain remède ?

—Edmée... ma fille... Oui, tu as raison, Fabrice... j'ai des motifs encore de tenir à l'existence... Mais, que veux-tu ? le chagrin me terrasse ! Jeanne était toute ma joie, toute ma vie, et je sens qu'elle s'en va...

—Non, cent fois non, cher oncle, elle ne s'en va pas ! Elle restera... Elle reviendra bientôt, pour vous sourire et vous aimer comme autrefois... Soyez homme ! Lutte ! Vous n'êtes pas seul au monde... Edmée est votre fille... Je suis le fils de votre sœur. Appuyez-vous sur vos deux enfants qui ne vous quitteront plus en attendant l'absente !

M. Delarivière prit la main de Fabrice et la serra convulsivement ; puis, galvanisé en quelque sorte par les encouragements du jeune homme et faisant appel aux débris de son énergie défaillante, il arrêta les larmes dans ses yeux, il étouffa les sanglots dans sa gorge, il releva la tête et parut soudainement calme, mais ce calme menteur était peut-être plus effrayant encore que son désespoir.

Il lui aurait été impossible de prononcer une parole sans éclater de nouveau.

Fabrice le voyait bien ; il salua Frantz Rittner qui, silencieusement accompagna l'oncle et le neveu jusqu'à la grille donnant sur la rue Raffet, où la voiture les attendait.

—Au Grand-Hôtel !.. dit Fabrice au cocher, et la voiture roula vers Paris.

Pas un mot ne fut échangé entre les deux hommes pendant la première partie du trajet.

Enfin M. Delarivière poussa un profond soupir.

—J'ai peur ! murmura-t-il d'une voix sombre. En vain je me raisonne... Malgré moi, j'ai peur...

—Quo craignez-vous, mon oncle ?

—Que cette maison ne soit la tombe de Jeanne. qu'elle n'en sorte pas guérie... qu'elle n'en sorte même pas vivante.

—Un coup terrible vous a frappé, vous voyez tout en noir. répliqua Fabrice, mais vous ne tarderez point à revenir à de moins sombres idées ; dès les premiers symptômes de la guérison, l'avenir changera d'aspect pour vous.

—Crois-tu vraiment que Jeanne guérira ? demanda M. Delarivière avidement.

a dit seulement : Espérez ! Un infailible instinct m'annonce qu'il ne vous l'aura pas dit en vain.

—Eh bien, oui, je veux espérer ! s'écria le banquier. Si le docteur Rittner me rend Jeanne, tu auras été mon bon génie ! Le silence s'établit de nouveau.

Nous savons à quoi pensait M. Delarivière.

Fabrice, lui, dressait un plan de conduite. Il cherchait le moyen d'enchaîner plus que jamais son oncle à sa fortune, après les événements imprévus qui pouvaient changer du tout au tout les intentions du banquier et ses projets d'avenir...



M. Delarivière tressaillit. Il devinait la pensée de sa fille et pressentait son but.

—Je n'ai pas un doute à ce sujet.

—Tu as confiance en ce médecin ?

—Eh ! qui n'aurait confiance ? Personnellement je ne le connaissais pas, mais sa réputation est telle que ses collègues eux-mêmes n'osent le dénigrer et parlent respectueusement de lui... Il s'impose par la profondeur de ses études spéciales, par l'étendue de sa science, et surtout par les magnifiques résultats qu'il obtient chaque jour... On ne compte plus les folles auxquelles il a rendu la raison et les familles qui le bénissent... Vous avez vu sa simplicité... Il ne vous a fait aucune phrase... il n'a rien voulu vous promettre... Il vous

IX

LE PÈRE ET LA FILLE

—Mon oncle, dit Fabrice, la maladie de ma chère tante modifie forcément ou du moins recule le but de notre voyage. Quo comptez-vous faire ?

—Me fixer à Paris, répliqua le banquier.

—Complètement ?

—Oui.

—Mais la liquidation de votre maison de banque ?..

—Nous irons tous deux à New-York, et quelques jours nous suffiront pour la terminer.

—Renoncez-vous donc à l'idée de me mettre là-bas à la tête de vos affaires ?

—Oui.

Le jeune homme eut un frisson d'angoisse.

M. Delarivière ajouta :

—Sois tranquille d'ailleurs, tu n'y perdras rien... nous reviendrons ensemble à Paris... Le dévouement dont tu viens de me donner des preuves si touchantes t'a conquis mon affection tout entière... Je ne me sens plus le courage de me séparer de toi... Je veux passer mes derniers jours entouré de ceux que j'aime. Après la guérison de Jeanne, nous vivrons d'une vie commune... Il me semble que j'ai deux enfants... Edmée sera ta sœur et tu seras mon fils... Que dis-tu de ce projet ?

—Je dis que mon bonheur passe mon espérance et surtout mon mérite !... s'écria Fabrice rayonnant.

—Je suis heureux que l'avenir, tel que je le comprends, te plaise comme à moi... Avisons au plus pressé... Je ne puis rester à l'hôtel, surtout reprenant Edmée avec moi... J'étoufferais dans un appartement au cœur de la ville... Je voudrais acheter une propriété de quelque importance aux environs de Paris, et je sais que c'est aussi le désir de Jeanne.

—Qu'entendez-vous par les environs de Paris, mon oncle ?

—Passy, Neuilly, Boulogne, Suresnes...

—A merveille... Je connais à Neuilly une villa qui, je crois, pourrait vous convenir... Je sais qu'elle est à vendre... J'irai la visiter demain si vous voulez...

—Je m'en rapporte à toi... Va, et traite en mon nom.

—Encore faut-il que vous connaissiez le prix.

—Je te donne carte blanche.

—Merci de cette confiance, mais je ne terminerai rien sans votre assentiment et sans que vous ayez vu la villa en question. Il ne suffit pas qu'elle me plaise... il faut qu'elle plaise aussi à vous et à ma cousine Edmée...

—Pauvre Edmée ! murmura le banquier quel coup terrible va lui donner la situation de sa mère !

—N'étes-vous pas d'avis, mon oncle, qu'il ne faudrait point lui apprendre de façon brusque cette triste nouvelle ?

—Sans doute. Nous l'y préparerons graduellement, mais je n'en suis pas moins décidé à la retirer aujourd'hui même de sa pension.

—Peut-être vaudrait-il mieux remettre de quelques jours...

—Non. Jeanne a écrit de Marseille... l'enfant attend notre visite. En ne nous voyant point venir, elle s'inquiéterait...

—Mais que lui dirons-nous pour expliquer l'absence de sa mère ?

—Je trouverai un prétexte dont il faudra bien qu'elle se contente... D'ailleurs j'ai soif de l'embrasser... J'aurai du moins la fille, à défaut de la mère... en attendant que je puisse les presser toutes deux sur mon cœur...

La voiture fit halte.

On était arrivé.

Le banquier, chaque fois qu'il venait à Paris, descendait au Grand-Hôtel. Il avait télégraphié de Marseille.

Son appartement habituel, un des plus confortables du premier étage, était à sa disposition depuis quarante-huit heures.

Ainsi que cela se produit presque toujours quand le corps est brisé par la fatigue, et l'âme bourrelée d'inquiétudes, M. Delarivière n'avait aucun appétit.

Fabrice obtint de lui cependant qu'il prit un peu de nourriture pour se soutenir.

Un employé de la maison reçut l'ordre de faire avancer une calèche de grande remise et d'envoyer chercher les bagages à la consigne de la gare Paris-Lyon-Méditerranée.

L'oncle et le neveu prirent place dans la calèche, et Fabrice donna l'adresse du pensionnat de Saint-Mandé.

A six heures précises le jeune homme sonnait à cette porte en face de laquelle, dans l'après-midi de ce même jour, Georges Vernier avait senti son cœur battre si fort.

Le concierge vint ouvrir.

M. Delarivière demanda la directrice.

—Madame est au réfectoire avec les élèves... répondit le concierge. Mais le repas touche à sa fin, et si ces messieurs veulent entrer...

—Faites passer, je vous prie, ma carte à madame la directrice, reprit le banquier.

—A l'instant, mais je vais d'abord avoir l'honneur de conduire ces messieurs.

Fabrice et son oncle furent introduits au rez-de-chaussée du principal corps de logis dans un salon d'attente où se trouvaient des sièges, une table ronde, un piano à queue, et dont les murailles disparaissaient sous une profusion de dessins, sépias, aquarelles, petits tableaux à l'huile, ouvrages des élèves et luxueusement encadrés.

M. Delarivière se laissa tomber sur un fauteuil avec accablement, et le jeune homme respecta son silence.

Leur attente fut courte.

Au bout de cinq minutes la directrice entra. Elle avait la physionomie souriante d'une personne fort entendue et dont les petites affaires marchent à merveille.

—Notre chère Edmée, monsieur, m'avait bien annoncé ce matin votre arrivée prochaine, dit-elle au banquier en lui tendant la main, mais comme il est déjà tard, je ne comptais plus sur vous aujourd'hui... Edmée sera bien heureuse de vous embrasser... Comment se porte madame Delarivière ?

—Ma femme est un peu souffrante... un malaise imprévu... répliqua le vieillard avec embarras.

Cet embarras n'échappa point à l'œil perspicace de la directrice, frappée d'ailleurs de l'altération des traits du banquier, mais elle avait un tact trop exquis pour paraître s'apercevoir de quoi que ce fût, et elle reprit avec une expression de vif intérêt :

—Rien de grave, j'espère ?

—Non, madame... rien de grave... La fatigue d'un voyage très long a seule empêché madame Delarivière de m'accompagner... Elle regrette bien vivement cette occasion perdue de vous affirmer sa reconnaissance pour les bons soins donnés par vous à notre fille.

—Je vais faire prévenir Edmée...

—Permettez-moi d'abord de vous apprendre mon intention à son sujet.

—Allez-vous donc me l'enlever ?

—Aujourd'hui même, oui, madame...

—Je me consolerais difficilement de son départ, car j'aime cette chère et douce enfant, que d'ailleurs est adorée de tout le monde ici... mais je m'attendais à la perdre d'un moment à l'autre, son éducation étant terminée, et d'une manière brillante, j'ose le dire... Il m'est donc impossible, malgré mon chagrin sincère, de ne point approuver votre détermination... C'est la vie de famille et la vie du monde qu'il faut maintenant à Edmée.

—Si vous voulez bien l'envoyer prévenir, je vous en serai reconnaissant.

La directrice frappa sur un timbre et donna un ordre à la fille de service qui se présenta.

—Je vous demanderai, en outre, poursuivit le banquier, de me permettre de régler avec vous les dépenses de la dernière année...

—Mais monsieur, rien ne presse... vous avez tout le temps...

—Je vous en prie...

En face de cette insistance, la directrice s'inclina et passa dans une pièce voisine pour établir le compte demandé.

M. Delarivière était très ému à la pensée de serrer dans ses bras sa chère fille, l'image vivante de sa Jeanne bien-aimée.

Fabrice, qui n'avait pas vu Edmée depuis quatre ans, alors qu'elle n'était qu'une enfant gracieuse, attendait avec une curiosité mêlée de haine l'arrivée de cette jeune fille qui lui volait se disait-il un tiers de la fortune de son oncle, et dont la part allait se grossir prochainement de celle de sa mère !

Une sous-maîtresse, prévenu par la servante, avait transmis à Edmée l'ordre de la supérieure.

La jeune fille tout en obéissant se demandait, avec une inquiétude voisine de l'esfroï, pourquoi MADAME la faisait appeler ainsi...

Son escapade de la matinée, sa causerie clandestine avec Georges au bois de Vincennes étaient-elles découvertes?

Rien qu'à cette pensée l'innocente enfant se sentait devenir pourpre de confusion, comme si elle était coupable de quelque gros péché...

Ce fut d'une main tremblante qu'elle ouvrit la porte du salon où elle se croyait attendu par la directrice.

En franchissant le seuil, au lieu de la figure sévère de MADAME irritée, elle vit son père debout et lui tendant les bras. Ses craintes se-dissipèrent aussitôt. Elle poussa une exclamation de joie et s'élança sur le cœur du vieillard.

— Papa !... cher papa !... balbutia-t-elle, que je suis contente ! que je suis heureuse ! que je t'aime ! Embrasse-moi... Encore... encore...

Et elle couvrait de baisers les joues de son père qui lui rendait ses caresses avec usure, en balbutiant :

— Ma chérie, ma mignonne, mon enfant bien-aimée, comme tu es grande !... comme tu es belle !

Et les baisers ne tarissaient pas.

Edmée tout à coup dénoua son étreinte et, jetant autour du salon un regard inquiet, s'écria :

— Mais pourquoi donc es-tu venu seul ?... Je veux maman ! où est maman ?

X

LA SORTIE DE PENSION

Il fallut au banquier une force surnaturelle pour ne point laisser déborder ses larmes en entendant Edmée demander sa mère... Il se contint cependant, mais non sans peine, et son embarras se trahit par son silence.

— Pourquoi ne me réponds-tu pas ? reprit Edmée en se rappelant les parois du docteur Vernier. Maman est malade, j'en suis sûre.

— Chasse toute inquiétude, mon enfant, balbutia le vieillard, ta mère a été souffrante, c'est vrai, mais elle va beaucoup mieux... un reste de faiblesse ne lui a point permis de m'accompagner et la retiendra pendant quelques jours à Melun, où nous nous sommes arrêtés. J'avais une telle hâte de t'embrasser que je suis venu sans elle.

— Alors nous allons partir ? fit impétueusement la jeune fille, nous allons la rejoindre ?

— Ce soir, c'est impossible... l'heure est trop avancée.

— Eh-bien, demain ?

M. Delarivière hésita de nouveau.

Fabrice vint à l'aide de son oncle.

— Oui, demain certainement, répondit-il.

En entendant la voix de cet inconnu, auquel jusqu'à ce moment elle n'avait pas accordé la moindre attention, Edmée tressaillit et se tourna vers lui.

Le neveu du banquier s'inclina devant elle en souriant.

La jeune fille lui rendit son salut, puis attacha sur son père un regard qui signifiait clairement :

— Quel est donc ce monsieur ?

Le vieillard comprit cette interrogation muette et répliqua :

— Comment ? Fabrice est-il si changé lui aussi, depuis quatre ans, que tu ne le reconnais pas ?

Edmée rougit.

— Pardonnez-moi, mon cousin, fit-elle, j'étais une petite fille il y a quatre ans !! Il ne faut pas m'en vouloir si j'ai un peu oublié vos traits. Mais je vous reconnais maintenant.

— C'est moi qui suis coupable, ma cousine, répondit Fabrice en serrant la main qu'Edmée lui tendait, j'aurais dû vous habituer à voir quelquefois mon visage, et vous ne m'auriez point tout à fait oublié.

— Enfin, reprit Edmée, vous me jurez que ma mère est presque remise et que je la verrai demain ?

— Oui, ma cousine.

— C'est bien, je vous crois.

La jeune fille se souvenait de nouveau de l'affirmation rassurante de Georges Vernier.

— "Madame votre mère, avait-il dit, ne court aucun danger."

En conséquence, elle était facile à convaincre.

— Et c'est aujourd'hui que tu m'emmènes, père ? poursuivit-elle, en jetant ses deux bras autour du cou de M. Delarivière.

— Oui, mon enfant... Va donc préparer ton petit bagage qu'on t'enverra ce soir même au Grand-Hôtel où je suis descendu, et dis adieu à tes compagnes... Nous t'attendons.

— Mon bagage... des adieux... répéta l'enfant, très surprise.

— Mais, sans doute...

— Est-ce que tu me retires de pension pour tout à fait ?

— Oui, chère mignonne...

— Et je ne vous quitterai plus ?

— Je l'espère bien.

— Ah ! quel bonheur et que je suis heureuse ! Près de maman et près de toi, toujours ! C'est à en devenir folle de joie ! Je cours à la lingerie et au jardin... je ne serai pas longue, va ! Je garde mon costume... Avant un quart d'heure, je suis à toi...

Et, après avoir donné à son père une demi-douzaine de gros baisers bien sonores, Edmée sortit du salon en courant.

Les pensionnaires venaient de quitter le réfectoire et prenaient au jardin la récréation du soir.

Edmée rejoignit Marthe.

— Qu'est-ce qui t'arrive d'heureux ? lui demanda cette dernière. Te voilà rayonnante !

— Mon père est là, il m'emmène !... répondit la jeune fille.

— Aujourd'hui !

— A l'instant.

— Pour te garder avec lui ?

— Oui, ma chérie.

Marthe fronça le sourcil.

— Qu'as-tu donc ? fit vivement Edmée. Est-ce que tu ne partages pas ma joie ?

— D'abord je ne suis nullement joyeuse de te perdre, toi ma seule amie, et puis je pense à M. Georges.

Edmée tressaillit.

— Que dira-t-il quand il apprendra que tu n'es plus ici et qu'il ne saura pas où te retrouver ?... poursuivit Marthe.

— Mais il le saura, interrompit Edmée.

— Comment ?

— M. Georges est médecin à Melun, il nous l'a dit, et c'est lui qui soigne ma mère encore un peu souffrante... Or, mon père me conduit demain à Melun, où je serai plus libre qu'ici... Je pourrai causer à mon aise et sans me cacher avec M. Georges, et nous trouverons facilement quelque bonne occasion d'apprendre à mes parents que nous nous aimons...

— C'est vrai... murmura la jolie brune en poussant un soupir. Tu es heureuse, je le sens bien... Mais que vais-je devenir ici sans toi ? Je mourrai d'ennui certainement...

— Je t'écrirai de longues lettres... je te tiendrai au courant de tout... Je viendrai te voir souvent et, quand arriveront les vacances, nous les passerons ensemble... Ce sera charmant...

— A la bonne heure ! cette perspective me console un peu...

— Allons, viens m'aider...

Les deux jeunes filles se rendirent à la salle d'étude où elles rassemblèrent les livres d'Edmée, puis au dortoir, où on réunissait le linge et les vêtements qui devaient être empaquetés et envoyés au Grand-Hôtel.

Pendant ce temps M. Delarivière avait soldé le mémoire de la directrice, et laissé pour les filles de service une ample gratification.

Edmée arriva suivie de Marthe, qui ne voulait la quitter qu'au dernier moment et qu'elle présenta à son père comme sa meilleure amie.

La directrice adressa quelques paroles émuës à l'enfant

dont elle allait se séparer. On échangea des baisers d'adieu, accompagnés de larmes, puis Edmée monta en voiture avec son père et son cousin, et la porte du pensionnat où s'étaient écoulée son insouciance enfance et sa première jeunesse heureuse se ferma sans bruit derrière elle.

Un peu avant neuf heures du soir, nos trois personnages arrivaient au Grand-Hôtel.

On dina dans l'appartement du banquier, et Fabrice partit après avoir promis d'aller visiter le lendemain matin la propriété de Neuilly, et de venir ensuite déjeuner avec son oncle et sa cousine.

L'idée d'habiter une délicieuse maison, avec un grand père, à la porte de Paris, enthousiasma Edmée...

Fabrice occupait, rue de Clichy, le rez-de-chaussée d'un pavillon situé au fond de la cour d'une grande maison de produit.

Il rentra chez lui, brisé de fatigue, et comptait prendre un repos immédiat et réparateur.

Le concierge l'arrêta au passage.

—Monsieur Leclère, lui dit-il en fouillant le casier dont chaque compartiment portait le nom d'un des locataires, j'ai une lettre pour vous.

—De Paris ? demanda machinalement Fabrice.

—Faut croire, puisqu'elle a été apportée ce soir par le chasseur d'un grand restaurant du boulevard... Je ne sais plus lequel.

Fabrice prit la lettre, jeta les yeux sur la suscription, reconnut l'écriture de René Jancelyn et, tirant un passe-partout de sa poche, gagna le rez-de-chaussée du pavillon.

Laurent, ainsi se nommait son domestique, dormait sur un fauteuil du quinzième siècle dans le vestibule.

Le jeune homme le réveilla, lui donna l'ordre d'allumer une lampe et franchit le seuil de la chambre à coucher où Laurent, les yeux gros de sommeil, ne tarda point à le rejoindre avec de la lumière.

—Est-il venu quelqu'un pour moi aujourd'hui ? demanda Fabrice.

—Non, monsieur.

—Et hier, après mon départ ?

—Personne.

—C'est bien... je n'ai pas besoin de vous. Vous pouvez vous retirer.

Laurent ne se le fit pas répéter, et Fabrice décacheta le billet de René Jancelyn, frère de Mathilde.

Il contenait ces lignes :

« Cher ami,

« Je vous écris de chez Brébant où le docteur m'explique que des raisons très sérieuses vous empêcheront de dîner avec moi comme c'était convenu.

« C'est très bien, mais le docteur et moi nous n'en avons pas moins absolument besoin de vous voir aujourd'hui.

« En conséquence, nous vous attendrons jusqu'à onze heures et quart dans le cabinet n° 5.

« Poignée de main,
« RENÉ. »

—Que le diable les emporte ! murmura le jeune homme en regardant sa montre.

Elle indiquait onze heures moins un quart.

XI

LE PERIL

Fabrice remit son chapeau, prit ses gants et quitta sa chambre.

Dans le vestibule il trouva Laurent fermant à double tour la porte qui donnait sur la cour.

—Ne fermez pas, lui dit-il, je sors.

—Mais monsieur rentre à peine ! s'écria le domestique.

Fabrice ne répondit pas.

—Faudra-t-il attendre monsieur ? reprit Laurent d'un ton

mélancolique... Monsieur m'avait permis d'aller me coucher...

—Et je vous le permets encore...

—Alors, bonsoir, monsieur... Si monsieur va jouer, comme c'est probable, que monsieur tâche au moins d'avoir de la veine et de gagner une grosse somme, car le service de monsieur est bien difficile quand monsieur a perdu... Monsieur a l'air de s'en prendre à moi, ce qui me semble une grande injustice...

—Ne craignez rien, fit le jeune homme en souriant malgré lui.

Puis il gagna lestement la rue.

Un coupé de régie passait à côté.

Il y monta et il arriva chez Brébant en moins d'un quart d'heure, après avoir examiné sous toutes les faces, chemin faisant, les événements accomplis depuis la veille.

Il se fit ouvrir la porte du n° 5, et trouva ses deux associés les coudes sur la table, en face d'un dessert au pillage.

Une bouteille de vin de Champagne presque intacte se congelait dans un rafraîchissoir en plaqué, à côté du café, des liqueurs et des boîtes de cigares.

Frantz Rittner et René Jancelyn fumaient, et cette habitude extatique qui suit un bon dîner se peignait sur leurs visages.

—Bravo ! s'écria le frère de Mathilde. Il n'est pas encore onze heures cinq minutes ! Vous êtes exact comme un huissier ! Nous avons un peu peur que vos nouvelles occupations de *guide de l'étranger dans Paris* ne vous permettent point de répondre à mon appel.

—Votre lettre était pressante, répliqua Fabrice, je suis venu, mais en vous maudissant, car je meurs de fatigue et de sommeil... J'allais me mettre au lit...

Et il se laissa tomber sur le classique divan qui joue un rôle sérieux dans les cabinets particuliers.

—Vous avez dîné ? demanda Rittner.

—Oui.

—Voulez-vous souper ?

—Non ! causons tout de suite, je vous prie, puisqu'il paraît que nous avons à causer ; entre nous, j'ai le vif désir de vous fausser compagnie le plus tôt possible.

—Mais, répondit Jancelyn, il me semble que c'est à vous de nous donner des nouvelles, et c'est pour en avoir de toutes fraîches que nous vous avons convoqué à bref délai.

Le visage de Fabrice s'assombrit.

—Parbleu ! dit-il, vous auriez aussi bien fait de me laisser dormir... Les nouvelles que j'apporte ne sont point d'une nature bien réjouissante...

—Comment cela ? reprit le docteur Rittner. Tantôt, chez moi, à Auteuil, en me renseignant sur les causes probables de la folie de votre tante, vous m'avez raconté l'exécution du condamné de Melun. Vous a-t-il fallu taire quelque particularité importante et fâcheuse ?

—Au sujet de l'exécution, non. Les choses se sont passées exactement comme je les ai dites... Là n'est point le danger.

René Jancelyn pâlit.

—Le danger ! répéta-t-il. Il y a donc danger ?

—Je le crains... au plutôt j'en suis sûr.

—Lequel ? Expliquez-vous ! fit Rittner inquiet.

—Versez-moi d'abord un verre de Champagne frappé... Je crois que j'ai la fièvre, et ma gorge est en feu.

René mit une coupe devant Fabrice, Frantz la remplit et le jeune homme but avidement.

—Et maintenant, reprit le docteur, parlez vite ! S'il existe un danger, où est-il ? De qui viendrait-il !

—Il se trouve à Melun... Il se produit sous la forme d'un certain matelot employé chez une loueuse de canots qui se nomme la veuve Gallet.

—On réclame le mot de l'énigme...

—Le voici : Ce matelot, à l'époque de... de l'accident, habitait de l'autre côté de la Seine, presque en face de l'endroit où j'ai fait... ce que notre salut me commandait de faire...

—Et, demanda vivement René, l'homme vous a vu ?

--Non...

--Il vous soupçonne, cependant ?

--Pas davantage...

--Eh bien, alors, où est le péril ?

--Attendez ! Ce matelot, un ivrogne, une sorte de brute, a été mis par le hasard, ou plutôt par certains indices, sur les traces de la vérité... Hier, pendant une promenade en bateau, il m'a fait part de ses idées relatives à la manière dont les choses ont eu lieu... Il affirmait l'innocence du condamné, ou tout au moins réduisait sa part à une complicité aveugle et inconsciente... En l'écoutant, je frissonnais... Il me fallait, pour ne pas me trahir, une jolie dose d'énergie...

--Qu'a découvert ce matelot ?

--L'empreinte des semelles et des talons de chaussures fines—les miennes—sur la neige gelée au fond d'un canot confié à sa garde et dont je m'étais servi pour traverser la rivière, afin d'éviter le pont et d'arriver plus vite.

--Ces empreintes ne prouvent rien contre vous... D'autant qu'il a suffi du dégel pour les effacer... L'homme a-t-il raconté au juge d'instruction sa petite trouvaille et ses commentaires ?

--Non. Il s'est tenu coi. Il craint la justice comme le feu, et les gens de loi lui causent une horrible frayeur...

--Ah ! bah ! Et pourquoi donc ça ?

--Je l'ignore, mais il sera facile de le savoir et je le saurai.

--Eh bien, mon cher, reprit le docteur, je crois que vous vous alarmez sans motifs et que vous pouvez dormir en paix, s'il n'y a pas autre chose que votre histoire de talons de bottes...

--Malheureusement il y a autre chose, dit Fabrice d'une voix sourde.

--Quoi ?

--Le matelot nous avait laissé comprendre qu'en dehors de ses conjectures, et les corroborant, il était en possession d'un indice grave, d'une sorte de preuve matérielle de l'existence d'un complice...

Ah diable !

--Pressé par moi de s'expliquer à ce sujet, il crut que je me moquais de lui, ou il comprit qu'il avait déjà trop parlé... Toujours est-il qu'à partir de ce moment il me répondit d'une façon évasive et qu'il me fut impossible d'en tirer quelque chose.

--Bref, il a refusé de s'expliquer au sujet de l'indice grave ?

--Oui... J'ai eu beau le questionner très habilement, il est resté muet, et ce mutisme même me fait croire qu'il a positivement dans les mains une preuve dangereuse.

--Mais son premier récit et ses soudaines réticences auraient pu vous mettre sur la voie du secret qu'il voulait cacher, dit René Jancelyn.

--J'ai cherché, je n'ai pas trouvé.

Après un instant de silence et de réflexion profonde, Rittner prit la parole.

--Procédons un peu à la manière du romancier américain Poi, et du romancier français Gaboriau, c'est-à-dire par introduction, fit-il. C'est dans son canot que le matelot a relevé les empreintes de vos bottines ?

--Oui...

--Après vous être servi de l'embarcation, vous l'avez ramenée à l'endroit où vous l'avez prise ?

--Sans doute, et rien qu'à la physionomie fort peu marine de mon nœud d'amarrage, le matelot a compris qu'on avait, pendant la nuit, détaché et rattaché le canot.

--Diable ! ce gaillard-là, que vous disiez une brute, me semble fort malin !

--Brute comme écorce... intelligent au fond...

--Dans le bateau, continua Frantz Rittner, suivant toujours le fil de sa pensée, n'auriez-vous pas laissé tomber par négarde un objet quelconque vous appartenant ?

--Je n'avais rien sur moi...

--Rassemblez vos souvenirs... Vous avez suivi les débats, vous avez eu sous les yeux les pièces à conviction... Demandez-vous si de tout cela aucune lueur ne jaillit.

Fabrice songeait.

--Non, dit-il au bout d'un instant, aucune, j'en suis sûr. Le ministère public n'a produit que trois pièces à conviction : le portefeuille, le billet de banque qui restait à Pierre, et le revolver...

--Et, poursuivit le médecin des folles, aucune observation n'a été faite pendant les débats au sujet d'une de ces trois pièces, soit par le président, soit par le ministère public, soit par un des jurés...

Fabrice devint livide.

--Si... balbutia-t-il avec épouvante, une observation a été faite... Je me souviens... je me souviens...

Frantz Rittner et René ne respiraient plus, tant la frayeur de leur complice était intense et communicative.

--Parlez ! mais parlez donc ! dit enfin le docteur d'une voix mal assurée.

XII

LES TROIS COMPLICES

--Sur la crosse du revolver dont je me suis servi, répliqua Fabrice, existait un petit écusson en argent, portant gravées mes deux initiales, un F et un L. Or, cet écusson avait disparu quand on a ramassé l'arme sous la neige ; le procureur de la République en a fait la remarque, et j'en m'en suis félicité, car j'avais commis une imprudence inouïe, incompréhensible, sans excuse, en oubliant de détruire ces initiales qui pouvaient mettre sur mes traces.

--Ah ! s'écria René, le matelot a trouvé l'écusson dans son canot... Voilà l'indice mystérieux dont il voulait parler...

Ça me paraît certain... appuya Rittner.

--Mais alors, balbutia Fabrice avec accablement, je suis un homme perdu !... Me voilà sur la route de l'échafaud.

Le docteur haussa les épaules.

--La chose est fâcheuse, en effet, répondit-il, et vous avez commis un acte de folie que la plus inguérissable de mes pensionnaires pourrait vous envier, mais vous n'êtes pas perdu pour cela !... Envisageons froidement la situation... C'est pendant les débats surtout que le péril était imminent... Aujourd'hui, il est bien amoindri...

--Pourquoi ? demanda Fabrice.

--Pourquoi ? répéta le frère de Mathilde.

--Parce qu'un homme a été déclaré l'auteur du crime et condamné comme tel ! reprit Frantz. Parce que la sentence est exécutée... L'homme est mort, la dette payée, la justice satisfaite, tout est fini !...

--Mais tout peut recommencer... murmura Fabrice.

--Comment ?

--Si le matelot répète à d'autres l'histoire qu'il m'a racontée, et si ses paroles arrivent à l'oreille des magistrats, ceux-ci n'ordonneront-ils pas de nouvelles recherches ?

--Ils se garderont bien d'avouer leur erreur en se déjouant, dit René Jancelyn. Le danger est ailleurs... Si la famille de Pierre existe, si elle apprend ce qui s'est passé, si elle a connaissance des *racontars* du matelot, elle aura le droit de poursuivre la réhabilitation du condamné en apportant des faits nouveaux et en provoquant une instruction nouvelle pour rechercher le vrai meurtrier ; mais tout cela est bien improbable et ne me paraît pas fort à craindre... Il faudrait cependant s'assurer si c'est positivement l'écusson que le matelot a trouvé dans sa barque...

--Je le ferai sans retard, répliqua Fabrice, et bien malin sera Bordeplat s'il vient à bout de garder son secret !

Frantz Rittner avait écouté René Jancelyn sans l'interrompre.

Il réfléchissait, le front dans ses mains, le regard sombre, les sourcils contractés.

--A quoi pensez-vous ? lui demanda Fabrice.

Le docteur releva la tête et se tourna vers René :

--Vous avez bien dit, n'est-ce pas, fit-il, que, d'après la loi française, la famille du condamné pourrait, en apportant des faits nouveaux, provoquer une nouvelle enquête ?

—Oui, mais qu'importe cela, puisqu'il y a cent contre un à parier que cette famille n'existe point ?

—Qu'en savez-vous ?

—Ah ça ! docteur, avez-vous fait des recherches de votre côté, et ces recherches vous ont-elles appris des choses que la justice ignore ?

—Je n'ai fait aucune recherche, je ne sais rien de positif, mais une lucur m'a traversé l'esprit...

—Au sujet de la famille de l'inconnu ?

—Oui.

—Vous croyez qu'elle existe ?

—Peut-être...

—Expliquez-vous !!

—Pas en ce moment... Je veux avant tout éclaircir mes doutes.

—Un mot seulement... Si vos suppositions étaient fondées, en résulterait-il un danger pour Fabrice et pour moi ?...

—Oui, et terrible, mais le hasard a mis dans mes mains la créature de qui viendrait ce péril... J'en suis le maître absolu, et du jour au lendemain, d'une heure à l'autre, je puis l'anticiper...

—De qui parlez-vous ? s'écria Fabrice.

—Ne m'interrogez pas et contentez-vous, quant à présent, de veiller sur le matelot...

—Ah ! soyez tranquille !

—Autre chose ! reprit Frantz en changeant de ton et en versant du vin de Champagne dans les coupes. Je propose de porter la santé de notre ami Fabrice, le futur millionnaire !

—Comment, millionnaire ? murmura le jeune homme.

—Eh ! oui, pardieu, mon cher ! dit René. Il paraît que votre voyage à Melun sera pour vous une source de fortune ! Vous voilà le benjamin d'un oncle richissime qui ne voulait plus entendre parler de vous !

—Mon oncle s'est en effet rapproché de moi, grâce aux circonstances, mais il ne dénoue pas pour cela les cordons de sa bourse...

—Allons, allons, mon cher Fabrice, fit le médecin des folles, ne nous traitez pas en naïfs, ce qui nous humilierait fort... Vous avez sur l'esprit du banquier de New York un empire absolu, ce dont je vous félicite sincèrement, et vous êtes bien trop habile pour ne pas lui faire payer un bon prix les larmes sympathiques et les sages conseils que vous lui prodiguez... Convenez donc, en bon garçon, qu'il vous confie les clefs de sa caisse, et vous ouvrez sur sa maison un crédit illimité...

Fabrice poussa un soupir et répliqua :

—Ah ! mes amis, que n'en est-il ainsi !... Malheureusement, vous vous trompez du tout au tout ! Mon oncle est un brave homme, mais égoïste et personnel autant qu'on le puisse être ! Il se propose d'user et d'abuser de moi... Je ne suis pour lui, en réalité, qu'une façon d'intendant, de secrétaire et de conseiller...

—Eh bien ! dit René en riant, conseillez-lui de tester en votre faveur... ce qui serait pour nous une excellente affaire, puisque nous avons juré sur l'honneur de tout mettre en commun, et qu'entre gens de notre sorte un serment vaut une signature, parfois même un peu mieux...

Fabrice secoua mélancoliquement la tête.

—Je ne vous conseillerais pas, fit-il, d'acheter bien cher ce qui me reviendra de l'héritage !

—Bah ! deux ou trois millions, au moins...

—Trois millions ! répéta le jeune homme. La fortune entière de mon oncle dépasse à peine ce chiffre !

—Eh bien ! vous pouvez être légataire universel...

—Vous oubliez que M. Delarivière possède une maîtresse et une fille naturelle, et justement il a résolu d'épouser la mère pour légitimer la bâtarde...

—La mère est folle... répliqua le docteur avec un mauvais rire.

—Elle peut cesser de l'être.

—Si j'y consentais, oui... dit Rittner en riant toujours, et je n'y consentirai qu'à bon escient...

—Mon oncle peut vous reprendre Jeanne et la conduire dans une autre maison de santé...

—Je l'en désire !...

—Pourquoi ?

—Parce que votre intérêt étant de me prévenir, quand le vieillard arriverait il arriverait trop tard...

Ceci fut dit sèchement et d'un ton sinistre, capable de glacer le sang dans les veines du plus intrépide.

Fabrice et le docteur se regardèrent en silence pendant un moment, puis le docteur reprit :

—Croyez-moi, cher ami, la succession ne vous échappera pas.

—A défaut de la mère, il restera toujours la fille, murmura Fabrice.

—Ses droits sont limités...

—Mon oncle est le maître, en la mariant, de lui donner toute sa fortune...

—C'est possible en effet, et ce serait fâcheux, mais nous aviserons...

—Je n'ai pas confiance... dit Fabrice, le succès me paraît douteux...

—Je le regarde comme assuré... répliqua le docteur. Vous hériterez... fût-ce malgré vous... Je m'en charge !...

—Prenez garde.

—A quoi, s'il vous plaît ?...

—Je devine vos plans... Ils sont bien dangereux...

—Soyez paisible. Je suis un homme pratique, moi, et je n'oublierais pas, comme vous l'avez fait, de supprimer l'écusson d'un revolver avant de m'en servir ! Surveiller le matelot, mon cher Fabrice ! Surveillez-le de près ! Voilà mon dernier mot !... Sur ce, vous tombez de sommeil, nous nous ferions scrupule de vous retenir plus longtemps... Un dernier verre de vin de Champagne, et bonsoir...

Le neveu du banquier quitta son siège.

—Bonsoir... répéta-t-il après avoir bu et en allumant un cigare. Demain, docteur, dans l'après-midi, j'irai vous serrer la main à Auteuil...

—J'y compte.

—Quant à vous, René, à bientôt...

—A bientôt, cher ami...

Après un échange de poignées de mains, plus cordiales en apparence qu'en réalité, Fabrice sortit.

—Voilà un gaillard qui voudrait nous faire travailler pour lui et nous donner le moins possible en échange ! dit René Jancelyn, les yeux fixés sur la porte qui se refermait. Est-ce votre avis, docteur ?

—Absolument ! Je lis dans son jeu... Ce garçon nous cache quelque chose et rêve de nous exploiter, mais qui compte sans son hôte risque fort de compter deux fois. C'est un vieux et sage proverbe en qui j'ai confiance.

—Si Fabrice, croyant à l'héritage dont, quoi qu'il dise, le chiffre est énorme, voulait rompre l'association et se soustraire aux engagements pris ? demanda René.

—Il n'y réussit point ! Se séparer de nous, malgré nous, est pour lui une chose impossible... Nous le tenions déjà par l'affaire de Melun, et je le tiens de plus par la folle qu'il a eu l'heureuse idée d'amener chez moi. En le menaçant de la guérir et de la rendre à son oncle, je ferai signer à ce cher Fabrice tous les engagements nécessaires. Nous lui tirerons les millions du feu, mais nous en aurons notre part... et ce ne sera pas la plus faible...

Frantz soula.

—L'addition, dit-il au garçon, et qu'on s'informe si ma voiture est arrivée... La voiture du docteur Rittner.

Le coupé du médecin des folles—un petit coupé noir, point voyant, mais bien tenu et admirablement attelé—stationnait devant la porte.

Rittner solda l'addition, reconduisit à son logis René Jancelyn qui demeurait rue Taitbout, et reprit le chemin d'Auteuil.

Pendant ce temps Fabrice, singulièrement pensif, regagnait en fiacre la rue de Clichy.

—Ils me tiennent ! murmura-t-il, et je commençai à croire qu'ils m'exploitent. A Melun je jouais ma tête dans l'intérêt commun, et ils ne risquaient que le bain ! Ils jettent aujourd'hui leur dévolu sur l'héritage de mon oncle, dont heureusement ils ignorent le chiffre véritable... Comment me passer de Rittner, ou plutôt comment me servir de lui et de René ? Comment les faire travailler à mon profit en les exploitant à mon tour ? La nuit porte conseil... Nous verrons demain...

XIII

LA VÉRITÉ TERRIBLE

Malgré ses préoccupations de toute sorte Fabrice, écrasé de fatigue, dormit d'un profond sommeil jusqu'à huit heures du matin.

Il se réveilla complètement reposé, de corps sinon d'esprit, et sonna son domestique.

Laurent était levé. Il n'en fut pas moins stupéfait d'entendre retentir la sonnette à cette heure matinale, sachant que d'habitude son maître, qui se couchait fort tard, ne quittait le lit qu'à onze heures ou midi.

—Il faut que monsieur soit malade, se dit-il avec inquiétude ; et il alla frapper à la porte de Fabrice.

—Entrez, lui cria ce dernier d'une voix sonore.

Laurent franchit le seuil et se sentit rassuré en voyant le jeune homme frais et dispos.

—Monsieur est déjà réveillé ? Monsieur a besoin de moi ? demanda-t-il.

—Oui... Ouvrez les rideaux, et préparez tout ce qui m'est nécessaire pour m'habiller... je vais sortir.

—A huit heures et demie ! murmura le valet d'un air de stupeur si comique que Fabrice ne put s'empêcher de rire en répliquant :

—A partir d'aujourd'hui, je serai debout à huit heures tous les matins.

—Même lorsque monsieur aura passé dehors les trois quarts de la nuit ?

—Je ne passerai plus les nuits dehors. Ma position va changer... Mes habitudes ne seront plus les mêmes... J'ai le projet d'habiter la campagne.

—La campagne ! répéta Laurent. Monsieur qui ne pouvait se passer du boulevard ! !

—Je m'en passerai à l'avenir...

—Monsieur se passera-t-il aussi de la vie de Paris, du cercle, des théâtres, de l'Opéra, des soupers ?

—Parfaitement bien, répondit Fabrice ; mais si l'existence retirée qui sera la mienne désormais n'est point de votre goût, vous serez libre de me quitter...

—Quitter monsieur, jamais ! Je suis depuis six ans au service de monsieur, je m'y trouve bien et j'y reste. Je suivrai monsieur partout.

—A votre aise... d'ailleurs nous n'irons pas bien loin.

—Avec monsieur, j'irais au bout du monde.

Tout en parlant, Fabrice avait fait ses ablutions et commencé sa toilette.

Il donna l'ordre à Laurent d'aller lui chercher une voiture ; pendant l'absence de son domestique, il s'assit à un petit bureau, prit une feuille de papier à lettre et écrivit les lignes suivantes :

“ Paris, 26 avril.

“ Mon cher Léon,

“ Demain, à dix heures et demie précises, j'irai vous prendre au ministère. Nous déjeunerons ensemble.

“ A vous,

“ FABRICE LECLÈRE.”

Il mit sous enveloppe ce billet laconique et traça l'adresse :

Monsieur Léon Hardy,
sous-lieutenant d'infanterie de marine
au ministère de la marine.

—La voiture est là, monsieur... fit Laurent en ouvrant la porte.

—Je pars... Voici une lettre que vous porterez tantôt.

—Bien, monsieur... Y a-t-il une réponse ?...

—Non.

—Monsieur rentrera-t-il pour déjeuner ?

—Non.

—Et pour dîner ?

—Pas davantage... Disposez absolument de votre journée.

—Merci, monsieur...

Fabrice sortit, monta en voiture et dit au cocher :

—A Neuilly, rue de Longchamps.

M. Delarivière, dans son luxueux appartement du Grand-Hôtel, avait très peu et très mal dormi. Des rêves sombres, des visions sinistres, dont on devine la nature, étaient venus troubler son sommeil et rembourrer d'épines l'oreiller sur lequel s'appuyait sa tête. Vers le point du jour seulement il avait pu goûter quelques heures d'un repos bien nécessaire.

Edmée de son côté, pour des motifs d'un autre genre, ne pouvait se féliciter beaucoup de sa première nuit passée à Paris.

Le mouvement perpétuel et le bruit incessant de l'immense caravansérail du boulevard des Capucines, succédant au profond silence nocturne du pensionnat, lui avaient à peine permis de fermer les yeux.

Pendant ces longues heures d'insomnie, tout une légion d'images évoquées par son jeune cerveau s'étaient déroulées comme en un rêve dans les demi-ténèbres qui l'entouraient.

Parmi ces images avait passé plus d'une fois celle de Georges Vernier qu'elle comptait revoir, ce jour même, dans une hôtellerie de petite ville et près de sa mère.

Sa mère ! Pourquoi sa mère était-elle à Melun ? Sans cesse elle se posait cette question inquiétante... Elle aurait voulu croire à l'explication donnée par son père à ce sujet... Elle ne doutait pas, ou du moins elle tâchait de ne pas douter, mais une voix intérieure, qu'elle essayait en vain de ne point entendre, lui répétait qu'on l'avait trompée et qu'on lui cachait quelque chose...

Il lui semblait invraisemblable, inadmissible, impossible même, que son père fût près d'elle, à Paris, tandis que sa mère souffrante restait seule à Melun...

La nuit presque entière s'écoula dans ces vagues alarmes, dans ces angoisses indéceses...

Habitée depuis son enfance à se lever dès l'aube, au premier appel de la classe, avant huit heures Edmée fut sur pied.

Elle peigna sa splendide chevelure blonde qui, déroulée sur ses épaules virginales, les couvrait d'un voile d'or pâle ; elle ouvrit sa malle, apportée de Saint-Mandé la veille au soir par le concierge du pensionnat ; elle revêtit sa plus jolie robe, la toilette des grandes fêtes, et elle alla frapper discrètement à la porte voisine, en disant :

—Père, c'est moi... Puis-je entrer ?...

—Oui, certes, chère mignonne... répondit le banquier. Entre vite !...

M. Delarivière, assis près de son lit, mettait en ordre de nombreux papiers et des titres tirés d'une petite valise.

Il avait quitté son siège en entendant la voix d'Edmée.

La jeune fille lui souta au cou.

—Père cheri, bonjour ! dit-elle en l'embrassant. As-tu bien dormi ?

—Non mignonne... assez mal... et toi ?

—Tout à fait mal...

—Pourquoi donc ?

—Le bruit de l'hôtel me tenait éveillée... Je croyais me trouver dans une ruche immense, où les abeilles bourdonnaient sans cesse...

—Nous resterons fort peu de temps ici... répliqua le banquier. Fabrice ce matin même, tu le sais, s'occupe de nous trouver une habitation confortable et je ne doute pas qu'il y réussisse. As-tu besoin de quelque chose, mignonne ?...

—Non, père...

—Tu sais, chérie, qu'ici tout le monde est à tes ordres... Tu n'a qu'à poser le doigt sur le bouton de cette sonnerie électrique... On s'empressera de venir à ton appel et tu diras ce que tu veux...

—Mais, je ne veux rien.

—Je croyais qu'on avait l'habitude, à la pension, de faire un premier repas presque en se levant.

—Oui, père, mais aujourd'hui, par exception je n'ai pas faim... J'attendrai le déjeuner... Mon cousin Fabrice a dit, si j'ai bonne mémoire, qu'il viendrait déjeuner avec nous...

—Oui et nous rendre compte, en même temps, des démarches qu'il fait à notre intention...

Pendant deux ou trois secondes aucune parole ne fut échangée entre le père et la fille.

Les lèvres d'Edmée remuaient.

A coup sûr la douce enfant avait grande envie d'interroger, mais ne sachant comment aborder la question, elle hésitait.

Enfin, elle prit son parti.

—Et après déjeuner, père, demanda-t-elle timidement, où irons-nous ?...

M. Delarivière tressaillit.

Il devinait la pensée de sa fille et pressentait son but.

—Mais, chère mignonne, répondit-il, nous sortirons... J'ai à régler plusieurs affaires importantes et pressées... Nous passerons aussi chez une grande couturière... Il faut remplacer tes vêtements de pensionnaire par des costumes un peu moins simples... Tu as besoin d'un trousseau complet... Cela te fera plaisir, n'est-ce pas ?

—Oui, père, seulement, rien ne presse...

—Je ne suis pas de cet avis... Des toilettes élégantes te rendront encore plus jolie, et ma vaniteuse tendresse paternelle y trouvera son compte...

Edmée, hésita de nouveau puis, s'armant de courage, elle balbutia :

—Tu m'as promis hier que nous irions aujourd'hui à Melun. A quelle heure partirons-nous ?...

M. Delarivière sentit une sueur froide mouiller ses tempes en voyant la jeune fille arriver à son but.

—Ai-je dit aujourd'hui ? murmura-t-il.

—Oui, père, positivement... ou du moins mon cousin l'a dit devant toi, et tu n'as pas répondu non...

—J'avais donc oublié ces affaires importantes dont je te parlais tout à l'heure...

Edmée regarda le banquier avec étonnement.

Pouvait-il exister en ce monde quelque chose qui fût plus important que d'aller voir sa mère ?...

Elle poursuivit :

—Eh bien, père, s'il est impossible aujourd'hui, absolument impossible de quitter Paris, pourquoi n'irais-je pas à Melun avec mon cousin Fabrice qui se chargera bien volontiers de m'y conduire ?...

Le banquier, pris au dépourvu, gardait le silence.

—Songe donc, père, continua l'enfant, en entourant de ses bras le cou du vieillard, songe donc, ma mère est faible encore... Elle a besoin de nous... Elle souffre certainement de ton absence, et de la mienne aussi... Voilà deux longues années qu'elle n'a vu sa fille !... Avec quelle impatience elle doit m'attendre ! Nous irons aujourd'hui, tu me le promets ?

—Aujourd'hui c'est presque impossible, chère mignonne... murmura M. Delarivière.

—Rien de ce qu'on veut absolument n'est impossible, répondit Edmée ; nous irons, n'est-ce pas ? nous irons ?

Et la jeune fille, suppliante, embrassa de nouveau son père avec une adorable et irrésistible câlinerie.

Le vœu si légitime d'Edmée, exprimé d'une façon si touchante, mettait le banquier dans un immense et cruel embarras.

Que dire et quel parti prendre ?

Avouer la vérité terrible ? il ne l'osait pas. Comment donner une explication vraisemblable de son refus ? L'effrayant secret, il le sentait bien, était prêt à s'échapper de ses lèvres malgré lui.

La jeune fille, torturant le vieillard à son insu, reprit d'une voix pleine de larmes :

—Pourquoi gardes-tu le silence ? Ne comprends-tu donc pas que je ne puis être tout à fait heureuse avant d'avoir embrassé ma mère ? Encore une fois, si tu ne peux quitter Paris aujourd'hui, permets à Fabrice de m'accompagner à Melun.

—T'éloigner de moi seule avec Fabrice, balbutia le banquier, sachant à peine ce qu'il disait. Ce ne serait pas convenable.

—Pas convenable ? répéta l'enfant. Pourquoi ? Fabrice est le fils de ta sœur... il est mon cousin... presque mon frère... Il me laissera près de ma mère et reviendra tout de suite te donner des nouvelles... Rien n'est plus convenable, je t'assure... Réponds bien vite que tu consens...

—Je ne peux pas... Non, je ne peux pas... s'écria le banquier avec une sorte d'égarément ; et ses larmes longtemps contenues, jaillissant de ses yeux malgré lui, inondèrent sa figure.

Edmée, pâle d'épouvante, regarda le vieillard.

Une pensée sinistre traversa son esprit.

—Ah ! fit-elle d'une voix étranglée, tu pleures ! Quel motif fait couler tes larmes ? Je veux savoir la vérité ! Tu me caches quelque chose !... Que me caches-tu donc ? Si tu te tais, je puis tout supposer... Il est arrivé malheur à ma mère ?...

Le banquier, étouffé par les sanglots, ne put qu'ébaucher un geste vague de dénégation.

Edmée poursuivit en joignant les mains :

—Ma mère est morte peut-être...

M. Delarivière se mit à trembler de tout son corps et devint livide.

—Morte ! répéta-t-il. Quelle effroyable idée !... Non... oh ! non, ne crois point cela !...

—Je le crois cependant et, si tu veux que je ne le croie plus, réponds-moi.

—Ne m'interroge pas, je t'en conjure !

—Je t'interrogerai jusqu'à ce que tu m'aies répondu !... Je te dis que je veux savoir ! Que se passe-t-il donc ? Quel obstacle se dresse entre ma mère et moi ?... L'incertitude m'étouffe ! la force me manque pour souffrir ainsi !... Ma mère est à Melun, m'as-tu dit... Ma place est auprès d'elle... Tu refuses de m'y conduire... J'irai seule, et non pas demain, mais aujourd'hui ! non pas ce soir, mais à l'instant ! J'y vais !

Et la jeune fille, faisant preuve d'une énergie qui semblait inconciliable avec sa nature délicate et presque frêle, se dirigea vers la porte.

Le banquier courut à elle et l'enveloppa de ses bras en balbutiant :

—Edmée... ma bien-aimée, ma chérie, reste auprès de moi, je t'en supplie, reste, il le faut...

—Mais alors, reprit l'enfant dont les sanglots déchiraient la poitrine, mais alors dis-moi donc où est ma mère et dis-moi ce que fait ma mère ! Si elle est vivante, conduis-moi près d'elle... si elle est morte, montre-moi sa tombe, et qu'à défaut de mes baisers je puisse au moins lui donner mes larmes !... Ton silence me tue ! Ma mère est-elle morte ?... Je veux savoir !... Chasse le doute de mon cœur et l'angoisse de mon âme !... Père, à mon tour je te supplie... je te supplie à deux genoux !...

Et la jeune fille, s'agenouillant en effet sur le tapis, les yeux noyés de larmes, le corps secoué par des frissons nerveux, tendait vers son père ses mains jointes.

Le banquier, haletant, mais ne pouvant prendre sur lui de parler, endurait l'un de ces supplices dont la parole aussi bien que la plume tenteraient vainement d'exprimer l'intensité...

—Mon père, poursuivit Edmée en se tordant les bras avec un désespoir qui grandissait de seconde en seconde ? réponds-moi... réponds-moi, ou tu me rendras folle !... Entends-tu, folle ?... Je deviens folle...

A ce terrible mot prononcé par sa fille, M. Delarivière chancela, et porta ses deux mains à son cœur prêt à se briser.

—Tais-toi... fit-il d'une voix éteinte, tais-toi... par pitié... ou je meurs...

Il était, on le voyait bien, au moment de tomber, terrassé par une défaillance.

Edmée se releva d'un bond, le soutint et le conduisit jusqu'à un siège où il s'abattit comme une masse...

La jeune fille s'agenouilla de nouveau devant lui et prit sa main froide qu'elle couvrit de baisers, qu'elle inonda de larmes, en balbutiant :

— Oh ! mon père... mon pauvre père ! quel coup terrible nous a donc frappés pour t'anéantir ainsi, toi courageux et fort ?

— Ah ! je n'ai plus ni force ni courage... répondit le vieillard, parlant si bas que c'est à peine si Edmée l'entendait en se penchant vers lui. Il est des douleurs, vois-tu bien, qui donnent le vertige, et rendent aussi faible qu'un enfant l'homme le plus résolu. La mienne est de celles-là ! Tu veux savoir... Je cède... Ecoute-moi donc et tâche d'être forte, car un grand malheur a fondu sur nous...

— Ma mère est morte ! interrompit Edmée. Elle est morte, je le sentais bien !

— Je te jure que non.

— Où est-elle ?

— Dans une maison de santé.

— Bien malade, n'est-ce pas ?

— Oui, bien malade, mais non comme tu l'entends... C'est l'esprit chez elle, qui souffre, et non le corps.

— Je ne comprends pas bien, mais je suis rassurée. Grâce à Dieu, ma mère est vivante...

— Vivante... Hélas ! et folle...

Edmée poussa un cri déchirant et mit ses mains devant ses yeux comme pour échapper à la désolante vision qu'évoquaient les paroles du vieillard.

— Folle !... répéta-t-elle. Folle ! oh mon Dieu ! Pauvre mère !... pauvre mère !...

Pendant un instant, elle sanglota avec amertume, puis elle reprit :

— Voilà donc pourquoi vous m'éloignez d'elle ? Voilà donc pourquoi vous refusez de me conduire à Melun ?...

— Ta mère n'est plus à Melun... balbutia le banquier.

— Où donc alors ?

— Tout près de Paris, à Auteuil...

— Combien faut-il de temps pour aller à Auteuil ?

— Une heure à peine...

— Eh bien, père chéri, nous irons tout à l'heure, n'est-ce pas ? Si tu savais comme j'ai hâte, maintenant que je sais tout, de voir et d'embrasser ma mère bien-aimée ! Peut-être mes baisers feront-ils un miracle... peut-être lui rendront-ils la raison.

— Ah ! si Dieu daignait le permettre ! murmura M. Delarivière.

— Mais ne suis-je point ta fille ? reprit Edmée. Ne dois-je point avoir ma part de tes chagrins ? Pourquoi me cachais-tu si obstinément la vérité ?

— Je voulais te préparer à cet effroyable douleur. La pensée de ton désespoir me faisait trembler.

Edmée appuya ses lèvres sur les cheveux blancs du banquier en murmurant :

— Pauvre père, comme tu as dû souffrir ! Pardonne-moi ces questions qui faisaient saigner ta blessure.

M. Delarivière, pour toute réponse, prit l'enfant dans ses bras, la serra contre sa poitrine, et pendant quelques secondes la jeune fille et le vieillard mêlèrent leurs larmes et leurs sanglots.

En ce moment on frappa doucement à la porte.

Edmée releva la tête.

— Père, dit-elle, tu entends ?

— Oui, mignonne. C'est Fabrice, sans doute. Fais entrer.

La jeune fille courut à la porte qu'elle ouvrit.

C'était bien Fabrice, en effet.

En voyant Edmée pâle, les yeux rouges, les joues humides, la poitrine soulevée par des sanglots, tandis que M. Delarivière gisait dans un fauteuil avec l'aspect d'un homme anéanti, le jeune homme comprit ce qui venait de se passer.

— Ah ! mon oncle, qu'avez-vous fait ? murmura-t-il avec une savante intonation de tristesse et d'inquiétude.

— J'ai été faible, répondit le vieillard, et qui donc, à ma place, ne l'aurait été comme moi ? Edmée devinait un malheur... Elle croyait sa mère morte... Elle suppliait... elle pleurait. J'ai parlé...

Fabrice prit les mains de la jeune fille et les serra entre les siennes, d'un air de compatissante affection.

— Ma chère cousine, ma pauvre cousine ! disait-il en même temps. Ainsi donc vous savez ?

— La vérité terrible, hélas ! Ma mère bien aimée a perdu la raison.

— Elle la retrouvera, répliqua Fabrice.

— Le croyez-vous ? demanda vivement Edmée.

— Je fais plus que le croire. J'en suis sûr.

XIV

UNE VILLA A NEUILLY

Le charmant visage d'Edmée s'illumina d'un rayon de joie.

Elle prit à son tour les mains de Fabrice en s'écriant :

— Ah ! mon cousin, que vous me rendez heureuse ! Vous rativez mon âme abattue ! Vous me rendez le courage en me rendant l'espérance. Mon père ne m'avait pas dit cela.

— En avais-je le temps ? murmura le banquier. Et puis, que veux-tu ? Malgré moi je doute... j'ai trop souffert... Il me semble que la joie ne reviendra plus jamais... jamais...

— Vous avez tort, cher oncle, répliqua Fabrice. Le docteur s'est prononcé d'une manière presque positive, vous le savez bien... Le nombre des chances favorables l'emporte tellement sur celui des mauvaises que la guérison ne paraît certaine.

— Puis-je Dieu t'entendre !

— Il l'entendra, père ! reprit Edmée. Dieu est bon ! Pourquoi frapperait-il sans pitié ceux qui ne l'ont point irrité et qui mettent en lui toute leur confiance ? Plus d'obstacles maintenant, n'est-ce pas ? Nous allons partir pour Auteuil... Nous allons voir ma mère.

M. Delarivière regarda son neveu.

— Chère cousine, répondit le jeune homme, mon oncle a raison d'hésiter...

— Pourquoi ?

— Le docteur attend ma visite aujourd'hui, mais il désire que celle de mon oncle n'ait lieu que demain, car demain seulement, croit-il, il sera fixé sur l'époque plus ou moins prochaine d'une guérison complète.

— Qu'importe cela ?... répliqua la jeune fille avec exaltation. Attendre à demain serait un supplice intolérable pour moi... Je ne vivrais pas jusque-là !... Une maison de santé n'est point une prison... Je supplierai tant ce docteur qu'il me permettra de voir et d'embrasser ma mère...

— Calmez-vous, chère cousine... dit Fabrice, si mon oncle le juge convenable, nous pourrions nous rendre à Auteuil, et le docteur décidera...

Edmée se tourna vers son père en balbutiant :

— Tu veux bien, n'est-ce pas ? Me refuseras-tu la première chose que j'implore de toi, et Dieu sait avec quelle ardeur ?...

Le vieillard ne se sentait plus de force pour la résistance, et puis lui-même avait hâte de savoir.

— Que ta volonté soit faite... dit-il d'une voix faible comme un souffle.

La jeune fille se jeta dans ses bras et couvrit ses joues de baisers.

— La question est retranchée, reprit Fabrice après un silence. Maintenant, cher oncle, et vous ma gentille cousine, écoute-moi, je vous en prie... J'arrive de Neuilly...

— Et l'habitation dont tu me parlais hier t'a semblé convenable ? demanda M. Delarivière.

— C'est une merveille... Le jardin, ou plutôt le parc, s'étend jusqu'à la Seine... La villa, de construction moderne et d'une irréprochable élégance, est à vendre toute meublée, et le mo-

bilier est du meilleur goût... Cette demeure appartient à un Brésillien millionnaire... Il vient de quitter la France et ne doit pas y revenir... On peut donc prendre possession immédiatement.

—Tu as vu la personne chargée de la vente ?...

—Oui... C'est M. Foward, notaire, boulevard Haussmann.

—Tu as traité ?

—Non, mais j'ai pris l'engagement de donner une réponse définitive aujourd'hui même, avant six heures du soir...

—Il fallait en finir sur-le-champ...

—Je tiens à ce que vous visitiez d'abord la propriété. Je veux aussi savoir si le prix vous convient...

—Ne t'ai-je pas dit, hier, que je te donnais carte blanche ?...

Une fois pour toutes, quand tu agiras pour mon compte, sache que je ratifie d'avance tout ce que tu feras...

—Votre procuration m'est indispensable...

—Je te la donnerai... Nous irons chez mon banquier Jacques Lefebvre, où je t'ouvrirai un crédit, ce qui te dispensera de t'adresser à moi pour une foule de menus détails.

—Comme vous voudrez, cher oncle... Déjeunons donc, et après déjeuner nous irons à Neuilly visiter la propriété du Brésilien.

—Non... non... —dit vivement Edmée, — nous irons à Auteuil d'abord... — Avant tout, je veux voir ma mère...

—Chère cousine, —répliqua Fabrice, — je vais vous expliquer pourquoi nous commencerons par Neuilly, qui d'ailleurs n'est pas loin d'Auteuil... Les maisons de santé ont leur règlement intérieur... — Dans celle du docteur Frantz Rittner, comme dans beaucoup d'autres, aucune visite n'est reçue avant deux heures de l'après-midi... Donc, en arrivant trop tôt, nous nous heurterions contre une consigne inflexible... Etes-vous convaincue ?...

La jeune fille fit un signe d'acquiescement.

—Et, résignée ? —poursuivit le neveu du banquier...

—Oui, puisqu'il le faut...

—A deux heures précises, je vous le promets, nous sonnons à la porte du docteur Rittner.

Edmée regarda la pendule.

—Dix heures seulement ! murmura-t-elle. Ce sera bien long !

Fabrice sortit de la chambre pour donner un ordre, et le déjeuner fut servi dans le petit salon de l'appartement.

Au bout de moins d'une demi-heure les trois convives quittaient la table.

—Mon oncle, dit alors Fabrice, en attendant que vous ayez monté votre maison, j'ai loué pour vous un landau de remise... C'est une voiture d'apparence confortable, parfaitement attelée, avec cocher et valet de pied de bonne mine et de bonne tenue ; livrées bleues, chapeaux à cocardes noires, culottes blanches et bottes à revers...

—Tu as bien fait...

—Ce landau est à vos ordres dès à présent et vous attend en bas... Nous partirons quand vous voudrez...

—A l'instant même.

M. Delarivière, sa fille et son neveu montèrent en voiture ; Fabrice donna l'adresse au cocher ; l'équipage gagna les Champs-Élysées, suivit l'avenue de la Grande-Armée, l'avenue de Neuilly, prit à gauche et s'arrêta à l'angle de la rue de Longchamps et de la rue du Bois-de-Boulogne devant une grille à laquelle pendait encore l'écriteau annonçant que la propriété était à vendre.

À gauche de cette grille se trouvait un pavillon occupé par le concierge servant en même temps de jardinier.

Le valet de pied ouvrit la portière et sonna.

Le concierge accourut.

— Ah ! c'est vous, monsieur !... dit-il à Fabrice qu'il reconnut. Vous venez visiter de nouveau ?...

—Oui,

—Vous avez bien fait de ne point tarder...

—Pourquoi ?

—Au moment où monsieur sortait d'ici, un Anglais et sa

famille sont venus voir la propriété... Elle semblait leur convenir beaucoup ; ils ont demandé l'adresse du notaire...

—J'ai vu M. Foward, répliqua Fabrice, il m'a promis de ne rien terminer avant ce soir.

— Dès que nous aurons visité, fit observer le banquier, tu enverras un mot au notaire pour lui dire que tout est conclu.

—Hâtons-nous donc.

Le concierge avait respectueusement ouvert les deux battants de la grille.

Le jardin d'une contenance de dix mille mètres, planté d'arbres splendides s'étendait, nous le savons, jusqu'au boulevard de la Seine sur lequel il avait une petite porte en face de l'île Rothschild.

La villa, construite en pierres et en briques, et haute de deux étages, s'élevait au milieu d'une pelouse d'un vert d'émeraude, garnie de corbeilles de fleurs et de massifs d'arbustes rares.

Les dépendances comportaient, outre le pavillon du concierge, des écuries, des remises, une serre, une orangerie et un joli chalet voisin de la petite porte pratiquée sur le boulevard de la Seine, et pouvant servir d'habitation à deux personnes.

La distribution intérieure était irréprochable et le mobilier, ainsi que nous avons entendu Fabrice le dire à son oncle, se recommandait par son élégance et son goût exquis.

M. Delarivière fut enchanté de tout.

Edmée, consultée par lui, s'écria :

— Avec maman, ce sera le paradis sur la terre !...

— Quel est le prix ? demanda le vieillard.

— Devinez, mon oncle...

— Cinq cent mille francs peut-être...

— Trois cent vingt, mobilier compris... Qu'en dites-vous :

— Jo dis que l'occasion me semble rare, comme à toi, et je suis étonné qu'elle n'ait tenté personne... Vite un mot au notaire...

— Le concierge me donnera ce qu'il faut pour écrire...

On revint à la grille d'entrée. Fabrice franchit le seuil du pavillon, demanda du papier et une plume traça quelques lignes.

— Monsieur veut-il me permettre de lui adresser une question ?... fit le concierge au moment où le jeune homme mettait son billet sous enveloppe.

— Parfaitement.

— Monsieur achète sans doute ?...

— Oui.

— Je suis concierge et surtout jardinier... Monsieur peut voir comment la propriété est entretenue...

— On ne peut mieux... — Je vous rends pleine justice.

— Eh bien, je voudrais savoir si monsieur a l'intention de me garder à son service ?...

XV

CHEZ LE DOCTEUR RITTNER

— Depuis combien de temps soignez-vous ce parc ? demanda Fabrice.

— Depuis trois ans.

— Êtes-vous marié ?

— Non, monsieur.

— Combien gagnez-vous ?

Le jardinier formula un chiffre.

— Il ne tiendra qu'à vous de garder votre place, reprit Fabrice, mais je dois vous prévenir que nous n'aimons pas les commérages.

— Alors monsieur sera content de moi, je ne voisine jamais...

— S'il en est ainsi, tout ira bien... Vous allez maintenant me rendre un service...

— Aux ordres de monsieur...

— Prenez cette lettre et portez-la, sans perdre une minute, au notaire chargé de la vente...

—J'ôte mon tablier, je passe une redingote et je cours.

—En revenant vous enlèverez l'écriteau.

—Oui, monsieur, avec empressement.

Fabrice mit deux louis dans la main du brave homme enchanté, et rejoignit M. Delarivière et Edmée.

—Cher oncle, dit-il, c'est fini... Vous êtes chez vous.

—Plaise à Dieu, répliqua le vieillard, que nous soyons bientôt tous réunis dans cette maison... Nous y pourrions être bien heureux...

—Maintenant, père, fit la jeune fille d'une voix suppliante, nous allons à Auteuil, n'est-ce pas ?

—Tu le veux décidément ?...

—Oui... oh oui... je le désire avec ardeur... D'ailleurs tu l'as promis...

—Chère mignonne, il eût été plus sage d'attendre à demain, mais que ta volonté soit faite !

On remonta en voiture, et le cocher reçut l'ordre de toucher à Auteuil, rue Raffet.

Le landau gagna l'avenue de Madrid par la rue du Bois-de-Boulogne, traversa le bois jusqu'à la Muette, suivit le boulevard Suchet, franchit la passerelle du chemin de fer qui se trouve en face du bastion-caserne No 61, et s'arrêta devant la maison de santé du docteur Rittner.

Pendant le trajet de Neuilly-Saint-James à Auteuil, pas une parole n'avait été échangée entre nos trois personnages, absorbés dans une rêverie dont l'entrevue prochaine était le sujet.

M. Delarivière se sentait profondément triste.

Il se reprochait de n'avoir eu ni la force, ni le courage de résister au désir d'Edmée. Il craignait une secousse terrible, et dangereuse peut-être, pour l'enfant dont il connaissait la nature de sensitive. Il redoutait pour lui-même l'émotion poignante qu'allait lui causer la présence de cette femme adorée et perdue, de cette morte vivante qui ne le reconnaîtrait pas et dont, malgré tout, il osait à peine espérer la guérison.

Edmée craignait que le docteur, sourd à ses supplications, insensible à ses larmes, ne refusât de lui laisser voir sa mère...

Les craintes de Fabrice étaient d'une nature bien différente.

—Tout est possible ! se disait-il. Une grande émotion a causé la folie, une grande émotion peut la guérir... C'est de l'homéopathie morale... Si la vue d'Edmée allait produire sur Jeanne un résultat pareil, si la raison lui revenait, tous mes projets seraient entravés... anéantis peut-être...

Et il maudissait à la fois la ferme volonté de la jeune fille et la faiblesse du vieillard.

Le concierge ouvrit la grille, les visiteurs franchirent la première enceinte et se trouvèrent dans le jardin.

L'aspect de ce jardin et celui des pavillons que nous avons précédemment décrits étaient frais et gracieux et ne pouvaient inspirer de pensées sombres. Edmée cependant sentait son cœur serré ; un trouble profond l'oppressait ; une sensation toute physique lui faisait croire que l'air respirable manquait à sa poitrine haletante.

Les deux hommes et la jeune fille furent introduits dans le salon d'attente que nous connaissons, et un coup de timbre apprit à Frantz Rittner qu'on y réclamait sa présence.

Il arriva presque aussitôt et fronça le sourcil en voyant Fabrice accompagné de son oncle et de sa cousine ; il avait été convenu la veille, on s'en souvient, que Fabrice, ce jour là, viendrait seul.

—Notre présence vous étonne, monsieur... dit vivement le jeune homme.

Le docteur, après avoir salué, répliqua :

—En effet, je ne comptais aujourd'hui que sur vous... J'avais prié M. Delarivière d'attendre au moins deux jours avant de revenir...

—C'est vrai, reprit Fabrice, et cette recommandation était faite, nous le savons, dans l'intérêt de notre chère malade, mais tous les raisonnements ont échoué devant le désir impérieux, irrésistible, de ma cousine qui, séparée de sa mère depuis deux ans et brûlant de la revoir, n'admet aucun obstacle et n'accepte aucun retard... Nous avons dû céder...

Frantz Rittner s'inclina devant la jeune fille, qu'il examina curieusement.

—Votre impatience est légitime, mademoiselle, répondit-il, je suis désolé, je vous l'affirme, de ne pouvoir la satisfaire.

Edmée attacha sur le docteur ses grands yeux pleins d'angoisses.

—Vous ai-je bien compris, monsieur ? balbutia-t-elle. Pré-tendez-vous véritablement que vous ne pouvez aujourd'hui me laisser voir ma mère ?...

—Vous avez bien compris, mademoiselle, et je prétends cela en effet.

La jeune fille s'avança vers Frantz Rittner en joignant les mains comme on le fait pour implorer Dieu, et reprit :

—Oh ! monsieur, je ne puis vous croire ! Non, vous ne serez pas assez cruel pour me refuser la triste joie que je sollicite ! Le malheur qui nous frappe m'a blessée au cœur !... Voyez ce que je souffre !... ayez pitié... Hélas ! si vous ne pouvez me guérir, soulagez-moi du moins !... Soyez bon... conduisez-moi près de ma chère... Permettez-moi de la voir, ne fut-ce qu'une seconde !... Permettez-moi de l'embrasser, ne fût-ce qu'une fois !... Vous consentez, n'est-ce pas ? Oh ! dites-moi que vous consentez !

Le docteur secoua la tête.

—Il me coûte de vous affliger, mademoiselle, répliqua-t-il, malheureusement ce que vous souhaitez est impossible.

—Mais pourquoi, monsieur ? pourquoi ?

Parce que le premier devoir d'un médecin est de soustraire à tout danger, autant que cela dépend de lui, les malades confiés à sa garde.

—Et ma présence auprès de ma mère constituerait un danger pour elle ?... demanda la jeune fille tremblante.

—Oui, mademoiselle.

—Lequel ?

—Le plus grave de tous... Madame votre mère, éclairée par ce vague instinct qui surnage quand l'intelligence a sombré, vous reconnaîtrait peut-être...

—Eh bien ! interrompit Edmée. Que pourrait-il arriver de plus heureux ? Si elle me reconnaissait, ce serait le retour à la raison, ce serait le salut...

—Ou la mort... répondit le docteur d'une voix grave.

Edmée poussa un cri.

M. Delarivière, frissonnant, cacha son visage dans ses deux mains.

Fabrice, seul, demeura impassible. Il supposait bien que son complice jouait une sinistre comédie.

—La mort ! répéta la jeune fille avec une douloureuse épouvante.

—Oui, mademoiselle... Dans l'état où se trouve madame votre mère, une émotion trop violente peut la tuer comme une balle de revolver... C'est lentement, par gradations insensibles, que j'espère et que je compte ramener l'équilibre dans son esprit et soulever le voile qui fait la nuit dans son cerveau...

Le neveu du banquier prit la parole.

—Monsieur le docteur, demanda-t-il, depuis hier, sans doute, vous avez étudié notre chère malade ?

—Oui, monsieur, à plusieurs reprises.

—Avez-vous constaté quelque changement de bon augure dans sa situation mentale ?...

—Cette situation ne s'est point empirée, voilà tout, et c'est beaucoup... Le calme, l'isolement complet, triompheront du mal... Ce qu'il importe en ce moment d'éviter plus que tout au monde, c'est une secousse brusque dont les conséquences, je vous le répète, pourraient devenir tragiques.

—Je vous comprends, monsieur... murmura la jeune fille, très émue et les yeux pleins de larmes. Je m'explique le péril que vous signalez et je n'insiste plus pour l'entrevue que je souhaite avec tant d'ardeur... mais il existe certainement un moyen de concilier la prudence et mes désirs.

—Connaissez-vous ce moyen, mademoiselle ? fit Rittner non sans une nuance d'ironie,

—La vue soudaine de son enfant chérie pourrait donner à ma mère un coup funeste, dites-vous, poursuit Edmée ; donc il ne faut pas qu'elle me voie ; mais, si mes yeux se reposaient à son insu sur son doux visage, le danger n'existerait pas. Laissez-moi donc regarder ma mère de loin, par une fenêtre, par un guichet, sans que rien me trahisse ; vous m'aurez donné un douloureux bonheur, et je vous jure de ne rien demander, de ne rien même ambitionner de plus. . .

M. Delarivière joignit sa voix à celle d'Edmée.

—Oh ! oui, monsieur, je vous en prie, dit-il, accordez à la pauvre enfant ce qu'elle vous demande. . . il me semble que vous le pouvez. . .

AU BON MARCHÉ MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

VENTE SPÉCIALE — 175 douzaines de Parasols à être sacrifiés à 25cts dans la piastre.

PARASOLS et **OMBRELLES** dans toutes les nuances à être sacrifiés au quart de leur valeur.

CHAPEAUX garni et non garni à être sacrifiés à la moitié de leur valeur.

GANTS KID, GANTS SOIE, MENOTTES en Soie et en Fil, à être sacrifiés à 50c dans la piastre.

RUBANS, FRIIS, COIS, COLLETS, DENTELLES, etc., à la moitié de leur valeur.

Notre assortiment de **BAS** dans toutes les couleurs et grandeurs voulu, réduits à 50cts dans la piastre.

POUR HOMMES

Chemises Blanches et de Couleurs, Corps et Caleçons, Col, Collets Poignets, Bretelles, Mouchoirs, Bas, etc.

L'assortiment le plus complet se trouve **AU BON MARCHÉ**.

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

ALPHONSE VALIQUETTE

ECURIE BALMORAL M. ST-JEAN, Propriétaire
113, rue St-Hubert.

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Ecurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.

LA BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

est publiée aux prix suivants

UN AN, \$2.50—SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance

LE NUMERO - - 5 CENTS

POIRIER, BESSETTE & CIE

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

RcHo B P. 138

MONTREAL

NUMEROS PARUS

VOLUME I

- 1 La Goëlette Mystérieuse
- 2 Un Revenant
- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au doigt coupé
- 5 Les Trois Chercheurs de pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abîme
- 9 Le Banquier des Pirates

- 10 L'Archipel en feu
- 11 Tancrede de Rohan
- 12 Nora
- 13 Le Petit Vieux des Batignoles
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Épave du Cynthia
- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghon
- 17 L'Héroïne du Désert
- 18 La Rose Blanche
- 19 Le Dernier des Enfants d'Édouard
- 20 L'Incendiaire
- 21 Un Duel au Désert
- 22 Le Pêcheur de Perles
- 23 Les Frères de la Côte
- 24 Les Voleurs de Chevaux
- 25 La Chasse aux Brigands
- 26 Le Peau Rouge

VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne
- 2 Le Chevalier de Lancy
- 3 Le Crime de Pierrelitte
- 4 La Révélation
- 5 Colomba
- 6 La Vengeance Corse
- 7 Le Fou Yégoïf
- 8 L'Invasion
- 9 Le combat de Falkenstein
- 10 Un Enlèvement sous la Régence
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique
- 12 La Fille de Margared

- 13 L'Héritage Fatal
- 14 Le Jettatore
- 15 Le Diamant Caché
- 16 Camille
- 17 Le Testament du Commandeur
- 18 Une Famille Corse
- 19 La mort de Pierre Duvernay
- 20 La Folle
- 21 Le Sacrifice de Germaine
- 22 La Vengeance
- 23 La Justice de Dieu
- 24 L'Honnête Criminel
- 25 Le Bureau de Poste de St-Martin-les-Monts
- 26 Bon sang ne peut mentir
- 27 Valérie

VOLUME III

- 1 Une Évasion à la Guyane
- 2 Les Millions du Nabab
- 3 L'Arme Révélatrice
- 4 Le Comte d'Olligny
- 5 Le Parricide
- 6 Vingt ans à la Bastille
- 7 Néïda
- 8 Ginevra
- 9 Le Médecin des Folles, 1re série, L'Hôtel tel du Grand Cerf
- 10 Le Médecin des Folles, 2e série, Une Erreur Judiciaire

Un coup d'œil de Frantz Rittner interrogea Fabrice à la dérobée.

—Docteur, répliqua ce dernier, rassuré par cette entrevue à distance, vous ne pouvez refuser cela. . .

Rittner parut hésiter encore, mais uniquement pour la forme, puis il se décida brusquement et répondit :

—Eh bien, venez donc !

FIN

LA QUATRIÈME SÉRIE A POUR TITRE

PAULA BALTUS

Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 20 JUILLET

2689 LOTS VALANT \$50,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX.

Le Secrétaire, S. E. LEFEBVRE, 19 rue St-Jacques, Montréal

CASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER, FOUCHER & CIE

865, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.